

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE  
du

# Protestantisme français

reconnue d'utilité publique par décret du 13 Juillet 1870

---

## *Cahiers du* *Centre de* *Généalogie Protestante*

N°153

PREMIER TRIMESTRE 2021



PARIS

**Au siège de la Société**

54, rue des Saints-Pères - 75007

---

2021

# CAHIERS DU CENTRE DE GENEALOGIE PROTESTANTE

n° 153 premier trimestre 2021

## SOMMAIRE

- <b>Sommaire</b>	1
- <b>Les familles du Refuge en Prusse : Les Jordan</b> par Frédéric BRUN-THÉREMIN	3
- <b>Valdemar Monod, un fondateur de l'Institution Keller et sa famille</b> par Denis FAURE	25
- <b>Notices biographiques d'élèves de l'Institution Keller (Agüero (de) - Bacot)</b> par Franck KELLER (F.K.) & Eric BUNGENER (E.B.)	32
- <b>Compte-rendu du <i>Dictionnaire biographique des protestants français de 1787 à nos jours</i> tome 2 (D-G)</b> sous la direction de la SHPF, Patrick Cabanel et d'André Encrevé par Eric BUNGENER	53

Comité de lecture : Denis Faure, Elisabeth Escalle, Frédéric Brun-Théremine,  
Eric Bungener, Jean-Claude Garetta, Daniel Thuret.

Contactez-nous à l'adresse suivante : [cahiers@shpf.fr](mailto:cahiers@shpf.fr)

Aucune reproduction intégrale ou partielle des articles parus dans les cahiers ne peut être faite sans autorisation de la SHPF. Les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs.

Cahier trimestriel tiré à 140 exemplaires  
Dépôt légal : mars 2021  
Commission paritaire des publications et  
agences de presse certificat d'inscription n° 65.361  
ISSN n° 0753-4639

Directeur de la publication :  
Jean-Hugues CARBONNIER

Prix au numéro : 10 euros



Johann Ludwig von Jordan (1773-1848)

## FAMILLES DU REFUGE EN PRUSSE : LES JORDAN

"Une réussite emblématique : les Jordan. (cf. Viviane Rosen-Prest : *La colonie huguenote de Prusse de 1786 à 1815*, pp. 215-217).

L'une des réussites les plus remarquables - et les plus connues - de la Colonie fut celle de la famille Jordan. C'est la seule réussite de cette envergure dont les racines remontassent à la première génération de réfugiés. Après des débuts très modestes comme marchands de quincaillerie ambulants, les deux frères venus de France, Charles et Jean avaient fondé un négoce de quincaillerie qui domina le marché de la fin du 17<sup>e</sup> jusqu'au début du 19<sup>e</sup> siècle et représenta une concurrence sérieuse pour les commerçants originaires d'Angleterre et de Nuremberg. Ayant investi dans la joaillerie, ils acquirent une clientèle brillante à la cour et à la ville. Le siège berlinois était situé *Burgstrasse*, en bordure de la Spree non loin du château. Selon Stefi Jersch-Wenzel Wenzel (*Juden und "Franzosen" in der Wirtschaft des Raumes Berlin/Brandenburg zur Zeit des Merkantilismus*, HKB, vol. 23, Berlin, Colloquium 1978) la famille Jordan c'est une l'une des seules de la colonie dans laquelle l'esprit d'entreprise se maintint sur plusieurs générations, avec des stratégies matrimoniales et commerciales comparables à celles des grandes familles de négociants juifs : il s'allièrent au moins à six familles de manufacturiers et de négociants de la colonie, les Baudouin, Michelet, Girard, Lautier, Le Coq et Mathis, fondèrent des succursales à Leipzig et à Londres (dirigées par un gendre, de la famille Le Coq), et avaient un dépôt à Saint-Pétersbourg. Un membre de la troisième génération, Louis André (1755-1834), fut manufacturier en Alsace, puis banquier à Paris. Au cours des générations l'entreprise se diversifia, on passa à la fabrication d'objets en métal, en or et en argent en collaboration avec l'émailleur Théremin<sup>1</sup>, et on faisait travailler des orphelines du Grand Hôpital Frédéric à des travaux de couture. Une machine installée dans la cour de leur maison fit sensation : elle servait à trier et à purifier les débris d'or de toute la ville, ce qui constitua une source de profit importante. Un membre de la famille, Henri Charles (1745-1822), créa une raffinerie de sucre, qui fit faillite en 1819 et fut reprise par son neveu Paul André (1788-1808).

---

<sup>1</sup> Selon Erman et Reclam, François Claude Théremin, fils du pasteur de Gross et Klein Ziethen, s'établit à Berlin dans les années 1780 comme émailleur, art qu'il poussa "à un degré de perfection que l'on n'y connaissait point encore". Après avoir séjourné plusieurs années à Londres et à Paris "où il a fréquenté les ateliers des plus habiles maîtres [...] il] a fait venir plusieurs ouvriers habiles de Paris et de Genève et forme actuellement des élèves dans le pays [...]. Les liaisons où il est entré avec MM. Jordan ont donné naissance à la grande fabrique de joaillerie et de bijouterie que MM. Jordan viennent de monter à Berlin. Elle occupe un grand nombre d'ouvriers, les uns rassemblés dans la grande maison de fabrique au pont des chasseurs, les autres répandus dans la ville". Erman et Reclam, tome V (1786), p. 289. (cf. V. Rosen-Prest, op. cit. p. 216).

Stefi Jersch-Wenzel note que globalement dans les familles d'entrepreneurs "français" le passage à des professions intellectuelles était plus courant et plus précoce que chez les juifs, privant la famille d'acteurs aptes à diversifier l'entreprise familiale et à renforcer les réseaux commerciaux. Ce n'est pas le cas de la famille Jordan, dont la grande majorité des membres s'adonnèrent longtemps à la production et au commerce. Il est vrai que dès la seconde génération, la famille avait compté un brillant intellectuel, Charles Étienne Jordan (1700-1745), pasteur, puis bibliothécaire, secrétaire et ami du roi Frédéric le Grand. Mais selon la chronique familiale, il fallut attendre la cinquième génération, née vers 1770, pour trouver cinq juristes, dont un diplomate, Jean Louis de Jordan (1773-1848), anobli en 1814, dont nous reparlerons. L'endogamie et l'usage de prénoms français se maintinrent dans la famille sur plusieurs générations, ce qui est également remarquable."

### **FAMILLE JORDAN**

La famille Jordan a fait l'objet d'une vaste étude de la part d'Antoine Jordan en 1957 (*Jordanus Jordani*), qui a relié entre-elles plusieurs familles Jordan établies ici ou là. La sienne venait indiscutablement du canton de Vaud, en Suisse, tandis que celle qui nous intéresse ici venait de la vallée de Pragella au Piémont, aujourd'hui en Italie, mais qui était une possession française au moment de la Révocation. Antoine Jordan s'est basé sur une relative similitude de leurs armes pour relier les deux familles entre elles. En effet, si la famille vaudoise puis française porte *d'azur à une fasce ondée d'argent, accompagnée de deux étoiles renversées d'or à cinq rais, une en chef et une en pointe*, les armes de la ligne dite de Fénéstrelle sont *d'argent à une fasce ondée d'azur, accompagnée en chef de trois étoiles d'or à cinq rais*, les rameaux von Jordan ont ajouté une flèche d'argent à la fasce d'azur. Voir les illustrations ci-dessous. Antoine Jordan avait également relié à la ligne de Fénéstrelle une autre famille Jordan, originaire du Dauphiné, descendante d'un Abraham Jordan, qui avait abjuré en 1685, dont un petit-fils sera échevin de Lyon et anobli en 1772 - cette filiation s'est avérée erronée, comme l'a bien montré une autre étude, celle de l'ancien ambassadeur Augustin Jordan (*Une lignée de huguenots dauphinois et ses avatars. Les Jordan de Lesche-en-Diois du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle* - Editeur Soprep, 1983).

Le signe \* après un patronyme renvoie à un autre article de cette série du Refuge en Prusse.

C'est ainsi que l'on trouve :

I- Guy Jordan, pasteur (Pragella 1625-avant 1692 Suisse), qui épouse à Dieulefit, (Drôme), en 1656, Catherine Moreau, dont il aura 6 enfants, dont 3 fils, tous trois émigrés en Prusse et 3 filles : Marie, née à la Motte-Chalancon en 1657, seconde épouse de Daniel Arnaud (1632-1689), pasteur, veuf d'Olympe Achard, et Suzanne, née à Dieulefit en 1659, épouse de Pierre Arnaud (1650-1740), cousin germain de Daniel, ci-dessus, tous deux réfugiés à Berlin, dont postérité, enfin Anne (1676-1746), épouse Nn Mathieu-Ravanel.

II-1 Charles Jordan (1660-1726), qui suit.

II-2 Paul Jordan (La Motte-Chalancon en 1662-4 septembre 1741 Magdebourg, Prusse), pasteur à Magdebourg, qui épouse en premières noces, Sara Nocré, dont 2 fils morts en bas-âge et en secondes noces, Sibille Guilhem de Lataillade, dont 3 filles :

III-1 Marie-Madeleine Jordan (1703-1768), qui épouse Samuel von Gualtieri, pasteur à Berlin.

III-2 Catherine Jordan (1705-1780), sans alliance.

III-3 Marie-Anne Jordan (1707-1711).

II-3 Jean Jordan (La Motte-Chalancon vers 1665-17 janvier 1729 Berlin) où il est fabricant de bas, qui épouse Marie Coing, dont 10 enfants, 9 morts jeunes, et

III-6 Marie Madeleine Jordan, née le 11 juillet 1707, morte le 27 août 1796, qui épouse à Berlin, le 4 novembre 1723, son cousin germain Pierre Jordan (1692-1746), ci-dessous branche aînée III-1.

II-1 Charles Jordan (La Motte-Chalancon, Drôme, 7 avril 1660-6 avril 1726 Berlin), négociant à Berlin (V. Rosen-Prest, p. 215), où il épouse en premières noces, le 13 décembre 1691, Catherine Revel (Saint-André-de-Lodève, Hérault, en 1668-1<sup>er</sup> décembre 1704 Berlin), dont 9 enfants, (7 morts jeunes) et 2 fils ci-dessous. Charles Jordan se remarie avec Marie-Madeleine Gallatin (Genève 14 mars 1673-5 septembre 1741 Berlin), fille du pasteur Jean Gallatin, de Genève, et de Françoise Gallatin, dont il aura 8 autres enfants, dont 2 morts jeunes et 6 qui suivront.

Du premier lit :

III-1 Pierre Jordan, qui suit - **branche aînée**.

III-6 Charles-Etienne Jordan (La Motte-Chalancon 27 août 1700-24 mai 1745 Berlin), pasteur, bibliothécaire, écrivain, vice-président de l'Académie des sciences de Berlin, conseiller intime, secrétaire et ami du roi Frédéric II (V. Rosen-Prest, pp. 33, 217, 429), qui épouse à Berlin, le 4 novembre 1727, Suzanne Perreault (Berlin en 1702, morte en 1732 à Berlin), dont 3 enfants :

IV-1 Jeanne Marie Jordan (Berlin 1728-1795 ibidem), qui épouse à Berlin, en 1770, Jean-Bernard Merian (Liestal, Bâle, Suisse, 28 septembre 1723-12 février 1807 Berlin), philosophe, inspecteur du collège français de Berlin (1772), membre (1750), puis directeur de l'Académie des sciences de Berlin, son secrétaire-perpétuel (1797). Il est traducteur de Hume en français (V. Rosen-Prest, pp. 96, 241, 263, 268, 452). Il appartient au demeurant à une illustre famille bâloise, reçue bourgeoise de Bâle en 1498, qui a donné de nombreux membres au grand et au petit-conseil de cette République, de pair avec une longue lignée d'importants négociants ; la famille existe toujours.

IV-2 Pierre Jordan (1730-1731).

IV-3 Suzanne Jordan (1732-1808), qui épouse Charles Lautier\*.

Du second lit :

III-10 Suzanne Jordan (1706-1750), qui épouse Pierre Jérémie Bitaubé\*, médecin, fils de Jérémie Bitaubé, pasteur à Casteljalous (Lot-et-Garonne) en 1674, réfugié à Königsberg en Prusse où il fonde une importante maison de commerce.

Du mariage Bitaubé-Jordan sont issus :

IV-1 Charlotte Bitaubé, née à Königsberg, qui épouse le 28 octobre 1751, Jean-Louis, Ritter von Le Coq.\*

IV-2 Paul Jérémie Bitaubé (Königsberg 24 novembre 1732-22 novembre 1808 Paris, 12 rue Garancière), inhumé à Paris, pasteur, homme de lettres (traducteur de l'Iliade et de l'Odyssée, du poème *Hermann et Dorothee* de Goethe). Il est membre de l'Académie de Berlin, de l'Académie des inscriptions et belles lettres, puis son président 1798 ; membre correspondant de l'Institut de France (1786). Il est réintégré dans la nationalité française en 1795, et nommé chevalier de la Légion d'honneur le 18 décembre 1803<sup>2</sup>. (Voir Haag, *La France Protestante*, 2<sup>e</sup> édition et Cabanel & Encrevé, *Dictionnaire biographique des protestants français de 1787 à nos jours*). Il épouse à Berlin, en 1738, sa cousine germaine Marie Louise Jordan (1733-1808), ci-dessous, fille de Pierre Jordan, sans postérité.

III-11 Marie Jordan (1708-1771), qui épouse Pierre Lautier.\*

III-12 André Jordan (1708-1778), auteur de la branche cadette.

III-14 Anne Jordan (Berlin 19 novembre 1711-9 janvier 1739 ibidem), qui épouse à Berlin le 21 mai 1730, Paul Le Coq.\*

III-15 Jean-Louis Jordan (1712-1759), négociant à Berlin, sans alliance.

III-16 Madeleine Jordan (1715-1753), qui épouse Henri Baudouin\*

#### **- Branche aînée, issue de Charles Jordan, ci-dessus II-1 et de Catherine Revel**

III-1 Pierre Jordan (Berlin 25 décembre 1692-27 mars 1746 ibidem), négociant à Berlin où il épouse, le 4 novembre 1723, sa cousine germaine Marie-Madeleine Jordan (11 juillet 1707-27 août 1796), fille de Jean Jordan, ci-dessus, dont 12 enfants, (5 morts jeunes), et

IV-1 Charlotte Jordan (1726-1787), qui épouse le 24 février 1754 à Berlin (?) Etienne de Bourdeaux (Haag, Autriche, 13 décembre 1718-29 mai 1797 Berlin), où il est libraire, titulaire d'une des trois librairies françaises jusqu'en 1792 (V. Rosen-Prest, pp. 229, 230, 243).

IV-4 André Jordan (Berlin 3 août 1732-13 décembre 1807 ibidem), joaillier de la cour à Berlin, qui épouse Anne Lautier (Berlin 3 janvier 1740-31 mars 1795 ibidem), fille de Jean-Pierre Lautier (Liotier, d'une famille originaire de La Beaume, Hautes-Alpes), et de Marguerite Deville, dont 7 enfants, qui suivront.

IV-5 Marie-Louise Jordan (1733-1808), qui épouse à Berlin, en 1758, son cousin germain Paul-Jérémie Bitaubé.\*

---

<sup>2</sup> AN Légion d'honneur, site de la base de données Léonore, dr LH/245/91.

IV-6 Guillaume Jordan (Berlin 18 février 1735-31 octobre 1782), trésorier de l'Académie des sciences de Berlin, qui épouse en premières noces, Marie-Anne Bitaubé\*, dont uniquement Paul Jordan (1764-1773), et en secondes noces, Madeleine Baudouin, née vers 1737, morte à Berlin, le 11 août 1806, dont 3 fils :

V-1 Henri Jordan (1775-1804), qui épouse sa cousine issue-de-germains Pauline Jordan (1778-1844), ci-dessous.

V-2 André Jordan (1777-1868), qui épouse Marie Gutschmidt, dont 1 fils unique :

VI-u Max Jordan (1818-1892), qui épouse Louise Schmidt, dont 2 filles et 1 fils.

VII- Elisabeth Jordan, née en 1858, qui épouse Otto du Fais, colonel prussien.

VII- Marguerite Jordan, née en 1859, qui épouse Benno von Gloeden, officier prussien.

VII- Max Jordan (1863-1869).

V-3 André Charles "Guillaume" Jordan (Berlin, 29 septembre 1778-25 mai 1850 ibidem), conseiller de justice et notaire en Prusse, qui épouse Wilhelmine Hielckert, dont 5 enfants :

VI-1 Henri Guillaume Jordan , né le 16 juillet 1808, mort en 1879, conseiller de Prusse, qui épouse Berthe Péliison, dont 4 enfants :

VII-1 Marie Jordan, née en 1838, qui épouse Hermann Kittel, pasteur.

VII-2 Anna Louise Wilhelmine Jordan, née le 3 mai 1840, sans alliance.

VII-3 Théodor Paul Guillaume Jordan, né le 14 juin 1846, mort en 1898, secrétaire intime en Prusse, qui épouse Anna Reinecke, dont 3 enfants:

VIII-1 Elisabeth Jordan, née en 1876, qui épouse Charles Viétor.

VIII-2 Jean Jordan, né en 1878, ingénieur, sans alliance (?).

VIII-3 Marthe Jordan, née en 1880, sans alliance (?).

VII-4 Jean Guillaume Martin Jordan, né le 10 novembre 1851, sans alliance (?).

VI-2 Wilhelm "Rudolf" Jordan (Berlin 4 mai 1810-20 mars 1887 Düsseldorf, Westphalie), inhumé au Nordfriedhof (portrait-plaque), artiste-peintre, professeur, membre de l'Académie royale d'art de Berlin, qui épouse en premières noces, à Düsseldorf, le 12 mai 1838, "Sophie" Pauline von Mühlmann von Mühlmann (Höxter, Westphalie, 13 décembre 1811-9 décembre 1863 Düsseldorf), artiste-peintre, fille de Friedrich von Mühlmann, forestier-en-chef (fils de Franz-Ludwig von Mühlmann et

d'Elisabeth de Bardonnanche de Souville), et de Luise Hartig, dont il aura 6 enfants. Rudolf Jordan épouse en secondes nocces, Marie von Hanstein (1825-1885).

Du premier lit :

VII-1 Pauline Jordan, née 1840, qui épouse Rodolphe Collmann.

VII-2 Frédéric Jordan (1841-1841).

VII-3 Sophie Jordan (1843-1843).

VII-4 Rodolphe Jordan, né en 1845, officier prussien, qui épouse en premières nocces, Lydia Pierre, dont 1 fille, et en secondes nocces, Anne de Leeuw.

Du premier lit :

VIII-u Marie Jordan, née en 1882, sans alliance.

VII-5 Guillaume Jordan (1847-1847).

VII-6 Marie Jordan, née en 1850, sans alliance.

VI-3 Hermann Jordan (1813-1897), conseiller des Finances de Prusse, qui épouse Sophie Kutztz, dont 3 enfants :

VII-1 Marguerite Jordan (1843-1888), sans alliance.

VII-2 Guillaume Jordan, né en 1845, colonel prussien, qui épouse Tosca Kamptz, dont 1 fille :

VIII-u Elisabeth Jordan, née en 1877, qui épouse Ernest Giovannoni.

VII-3 Elisabeth Jordan, née en 1849, qui épouse Henri Philippi.

VI-4 Marie Jordan (Berlin 1816-1899 ibidem), qui épouse Carl "Adolph" Henning (Berlin 28 février 1809-25 mars 1900 ibidem), artiste-peintre, portraitiste et peintre d'histoire.

VI-5 Adélaïde Jordan (1821-1823).

IV-8 Suzanne Jordan (Berlin 11 septembre 1737-4 février 1782 ibidem), qui épouse à Berlin, le 31 octobre 1762, Louis Michelet.\*

IV-9 Esther Jordan (1740-1789), qui épouse André Lautier.\*

IV-12 Henri-Charles Jordan (1745-1822), commerçant à Berlin, raffineur en sucre, qui fait faillite en 1819. Il épouse sa cousine germaine Marie-Anne Jordan (1756-1838), ci-dessous IV-14 **branche cadette**, dont 4 enfants.

V-1 Edouard Jordan, né à Berlin le 12 novembre 1778, mort le 13 février 1813, négociant à Berlin, où il épouse, le 14 avril 1802, Henriette Michelet\* (Berlin 17 mars 1776-18 février 1844 Jieljenzig, Prusse), dont il aura 5 enfants :

VI- Charles Louis Albert Jordan (Berlin 25 septembre 1803-3 juillet 1854 ibidem), notaire à Berlin, conseil de justice royal, qui épouse à Berlin, le 15 décembre 1832, Friederique Louise "Henriette" Falckmann, (Berlin 3 avril 1808-19 août 1873 ibidem), dont 2 fils :

VII- Albert Louis "Henri" Jordan (Berlin 30 septembre 1833-10 novembre 1886 Königsberg), professeur à Königsberg (Prusse), qui épouse à Berlin, le 4 août 1868, "Anna" Marie Mathilde Droysen (Berlin 31 octobre 1842-22 mai 1918 ibidem), dont 3 fils :

VIII-1 "Wolfgang" Albert Gustav Jordan, né le 1<sup>er</sup> octobre 1870, compositeur.

VIII-2 Hans "Henri" Louis Jordan, né à Königsberg le 11 décembre 1873, magistrat prussien, qui épouse Gertrude Hermann.

VIII-3 Hans Jordan, né en 1875, qui épouse Jeanne Marquart, dont 1 fille :

IX-u Ellen Jordan, née en 1905.

VII- Charles Antoine "Louis" Jordan (Berlin 17 septembre 1837-6 décembre 1902 ibidem), agriculteur à Lindenhof bei Rawitch, province de Posen (Poznan, Pologne), qui épouse à Glogau (Basse-Silésie, Pologne), le 14 août 1864, Anna Eveline Sattig (Glogau 18 juillet 1843-17 avril 1919 Berlin-Lankwitz), fille de Carl Sattig et de Louise Hinchelin\*, dont 7 enfants :

VIII-1 Albert Jordan, (Albrecht Karl Heinrich Ferdinand) (Lindenhof, Rawitch 30 octobre 1865-5 septembre 1934 Bad Oeynhausen, Westphalie), ingénieur des mines, qui épouse à Berlin, le 7 janvier 1896, Sophie Helene "Anna" Becker, née le 19 juillet 1872, dont 4 enfants :

IX-1 Anna Adelheid Jordan, née le 19 mars 1898.

IX-2 Marguerite (Margarethe Gretrud) Jordan, née le 9 janvier 1900.

IX-3 Curt Friedrich Jordan, né le 14 février 1903.

IX-4 Heinz Albert Jordan, né le 3 septembre 1909.

VIII-2 Curt (Kurt Louis Karl) Jordan, né à Lindenhof, Rawitch, le 22 avril 1868, mort le 17 décembre 1887.

VIII-3 "Hans" Hugo Siegfried Jordan (Lindenhof, Rawitch 22 janvier 1871-6 mars 1949 Hameln-Pyrmont, Basse-Saxe), ingénieur-mécanicien à Burgbrohl (Rhénanie, Palatinat), qui épouse, le 19 janvier 1901, Frieda Marquard, née le 3 septembre 1884.

VIII-4 Catherine Jordan (1874-1875).

VIII-5 "Ernst" Karl Erich Jordan (Glogau, Silésie, Glogow, Pologne, 16 octobre 1875-23 mai 1950 Wertheim, Bade), commerçant à Berlin, qui épouse, le 1<sup>er</sup> septembre 1902, Marie Caroline Margarethe Maager (Denwitz, Basse-Silésie, Donakowice, Pologne, 21 février 1876-10 juin 1943 Berlin-Lankwitz), dont 3 fils :

IX-Louis Jordan (Beueul, Bonn 1<sup>er</sup> décembre 1903-15 janvier 1964 Toronto, Ontario, Canada), négociant, qui épouse à Kitchener, Ontario, le 27 septembre 1930, Emma Bruderer, née à Rehetobel, Appenzell (Suisse), le 27 septembre 1910, sans enfants.

IX- Joachim Jordan (Berlin, le 23 avril 1906-1<sup>er</sup> janvier 1981 ibidem), négociant, qui épouse à Berlin-Lankwitz, le 24 avril 1935, Edith Johanna Vetter, née à Berlin-Tempelhof, le 19 septembre 1914, dont 4 enfants.

IX- Dieter Jordan (Berlin 18 juin 1907-31 octobre 1935 Berlin-Lankwitz), négociant, qui épouse à Petschkendorf, Basse-Silésie (Pieszkow, Pologne), le 27 octobre 1935, Ilse Erna Erhardt (Rettkau, Silésie, Retkowo, Pologne, 30 mai 1918-29 novembre 1973 Düren, Westphalie), descendante Mathis\*, sans postérité.

VIII-6 Frédéric (Friedrich Karl Heinrich) Jordan (Glogau, Silésie, Glogow, Pologne, 15 octobre 1879-12 octobre 1917 Prenzlau, Prusse), avocat, magistrat à Berlin, qui épouse à Prenzlau, le 27 juin 1909, Frieda Johann Raettig, née le 7 janvier 1879, sans enfants.

VIII-7 Catherine (Katharina Elisabeth Margarete Anna) Jordan, (Glogau 27 février 1882-29 décembre 1966 Fribourg-en-Brigau, Brandebourg), qui épouse à Berlin-Wilmersdorf, le 16 février 1907, Hermann Konrad von Caemmerer (Kassel, Hesse 28 août 1880-18 septembre 1914), historien, dont 3 enfants.

VI-Thérèse Jordan (1805-1914).

VI- Paul Jordan (1808-1808).

VI- Julie Jordan (1810-1883), qui épouse Guillaume Haack, pasteur.

VI- Pauline Jordan (1812-1862), sans alliance.

V-2 Jean Jordan (1782-1782).

V-3 Jeanne Jordan (1784-1851), sans alliance.

V-4 Françoise Jordan (1792-1863), qui épouse Henri Hedemann.

**- Postérité d'André Jordan, ci-dessus IV-4 et d'Anne Lautier (7 enfants)**

V-1 Pierre Jordan (Berlin 23 novembre 1761-17 août 1838 ibidem), joaillier de la cour à Berlin, qui épouse en premières noces, à Berlin, le 3 septembre 1786, Maria Dorothea Elise (Elisabeth) Wloemer, née en 1762, morte en avril 1796 à Berlin, dont 5 enfants, et en secondes noces, Wilhelmine Friedel, dont 1 fille.

Du premier lit :

VI-1 Emile Jordan (1787-1852), joaillier de la cour à Berlin, conseiller municipal de Berlin en 1836, 1839, 1842, (cf. V. Rosen-Prest, p. 400), qui épouse Augusta Würst, dont 1 fils et 5 filles :

VII-1 Elisabeth Jordan, née en 1830, qui épouse Charles Simon.

VII-2 Clara Jordan (1830-1896), qui épouse Hermann Müller.

VII-3 Rosalie Jordan (1833-1866), qui épouse Eugène Possart.

VII-4 Anna Jordan (1836-1864), célibataire.

VII-5 Emile Jordan (1839-1885), qui épouse Louise Munzig, dont 4 enfants :

VIII-1 Emile Jordan, né en 1868, employé à la compagnie d'assurances Nordstern à Berlin.

VIII-2 Elisabeth Jordan, née en 1870.

VIII-3 Clara Jordan, née en 1872, qui épouse Franz Winkler.

VIII-4 Ernest Jordan, né en 1876, négociant à Berlin.

VII-6 Louise Jordan, née en 1842, qui épouse Henri Ihssen, *general-major*.

VI-2 Ferdinand Jordan (1789-1807).

VI-3 André Jordan (1790-1790).

VI-4 Charles Jordan (1792-1844), qui épouse Julie Maquet, dont 4 enfants.

VII-1 Gustave Jordan, né en 1822, qui épouse Elisabeth de Curry, dont 5 enfants.

VIII-1 Marie Jordan, née en 1850.

VIII-2 Marguerite Jordan, née en 1852, qui épouse en premières nocés, Alfred Ebart, et en secondes nocés, Paul Langerhans, médecin.

VIII-3 Anna Jordan, née en 1856.

VIII-4 Charles Jordan (1869-1869).

VIII-5 Gustave Jordan (1869-1869).

VI-5 Charlotte Louise Jordan, née le 10 mars 1796, morte le 7 octobre 1834, qui épouse Frédéric Pinkert, joaillier de la cour.

Du second lit :

VI-6 Rosalie Jordan (Berlin 3 juin 1800-17 juillet 1885 ibidem), qui épouse à Berlin, le 27 janvier 1825, Carl Gustav Brüstlein (Berlin 27 septembre 1791-5 janvier 1854 Berlin-Pankow), banquier à Berlin (maison Schickler Frères), dont 2 fils :

VII-1 Johann Richard Brüstlein, né à Berlin, le 30 novembre 1825, mort en 1908, premier lieutenant au 6<sup>e</sup> régiment de cavalerie lourde en Prusse, propriétaire du château de Märzdorf près Kaiserwaldau en Silésie, sans alliance.

VII-2 Wilhelm Gustav Brüstlein, né à Berlin, le 10 juillet 1833, qui épouse, en 1857, Wilhelmine Dieffenbach, née à Berlin, le 20 septembre 1832, dont 5 filles et 2 fils.

V-2 André Jordan (1764-1764).

V-3 Jean Jordan (1765-1772).

V-4 Marie-Madeleine Jordan (1767-1772).

V-6 Marie Anne Jordan (1776-1776).

V-7 Auguste Jordan (1770-1833), auteur du rameau cadet de la branche aînée, ci-dessous.

V-5 Charles Louis Jordan, né à Berlin, le 11 avril 1769, mort le 4 août 1853, conseiller intime de justice, conseiller du tribunal de commerce, franc-maçon (V. Rosen-Prest, p. 305), qui épouse le 16 septembre 1793, Elisabeth Mathis\*, née à Berlin, le 12 mai 1773, morte le 12 novembre 1859, fille de Samuel Mathis et de Judith Quentin, dont 5 enfants :

VI-1 Carl Gustav Jordan, né le 13 juin 1794, mort en 1861, volontaire des chasseurs royaux 1813, colonel prussien (V. Rosen-Prest, p. 415), qui épouse sa cousine germaine Augusta Jordan (1802-1881), du rameau cadet, ci-dessous.

VII-1 Emma Jordan (1826-1896), qui épouse Clemens von Zakrewski.

VII-2 Augusta Jordan (1826-1889), qui épouse Alfred von Buddenbrock, colonel prussien.

VII-3 Aline Jordan (1829-1889), sans alliance.

VII-4 Julie Jordan (1833-1834).

VII-5 Carl August von Jordan (Berlin 7 septembre 1835-17 novembre 1916 Baunau, Silésie, aujourd'hui Pologne), Herr auf Baunau, anobli en Prusse en 1890, qui épouse à Russoschin, Danzig (Prusse), le 21 juillet 1864, Marguerite von Tiedemann (Russoschin, Danzig (Prusse), 18 mai 1843-15 avril 1918 Baunau), dont 2 enfants :

VIII-1 "Paul" Gustav Adolf von Jordan (Baunau 7 janvier 1867-7 mars 1952 Fribourg-en-Brigau, Allemagne), capitaine à Stettin puis colonel, qui épouse à Kaltenbriesnitz (aujourd'hui Pologne), le 8 octobre 1907, Anne Marie von Waldow, née à Berlin le 16 octobre 1882, dont 3 enfants :

IX-1 Karl-André von Jordan (Glogau, Silésie, Glogow (Pologne), 22 janvier 1908-2 avril 1967 Deinfurt, Haute-Bavière, Allemagne), agriculteur diplômé, qui épouse à Deixlfurt, Haute-Bavière (Allemagne), le 8 janvier 1935, Elise von Günther, née à Kesselstadt bei Hanau (Haute-Bavière), le 4 août 1908, dont 1 fille et 3 fils :

X-1 Ursula von Jordan, née à Neusalz (Bavière), le 24 octobre 1935, qui épouse le 2 & le 6 septembre 1958 Deixlfurt, Detlev van der Burg, né à Berlin, le 24 avril 1935.

X-2 Meinhard von Jordan, né à Neusalz, le 29 août 1936, agriculteur à Deixlfurt.

X-3 Paul von Jordan, né à Baunau, le 1<sup>er</sup> février 1940.

X-4 Christian von Jordan, né à Baunau, le 7 octobre 1943.

IX-2 Gerhard von Jordan, né à Striegau, Basse-Silésie (Strzegom, Pologne), le 7 janvier 1914, docteur en droit, chevalier de Saint-Jean, qui épouse, à Deixlfurt, Haute-Bavière (Allemagne), le 8 août 1934, Helga von Günther, née le 31 juillet 1912, sœur d'Elise, ci-dessus, dont 3 enfants :

X-1 Karine von Jordan, née à Chicago, Illinois (USA), le 9 mai 1935, qui épouse à Anmühle (Allemagne), le 20 juin 1959, Hans Jurgen von Wittenau, né à Leipzig, le 3 avril 1933, négociant à Hamburg-Uhlenhorst.

X-2 Helge-Paul von Jordan, né à Göttingen (Basse-Saxe), le 16 novembre 1936, conseil-juridique à Aumülhe bei Hamburg.

X-3 Georges-Wilhelm von Jordan, né à Pälh, Bavière, le 14 décembre 1937, qui émigre à Vancouver (Canada).

- IX-3 Herta von Jordan, née à Berlin le 25 avril 1916, qui épouse à Baunau, le 25 avril 1937, Sigmund von Hammerstein-Gesmold (1907-mort au combat à Minsk, Russie en 1944), forestier, lieutenant allemand d'infanterie de réserve.
- VIII-2 Margarete von Jordan (Baunau 17 février 1870-26 mars 1946 Hanovre), qui épouse à Baunau, Udo von Oven, lieutenant-colonel prussien, commandant du régiment d'infanterie des gardes-du-corps (1<sup>er</sup> Hesse grande-ducale) (1866-mort au combat à Anloy-Maissin, Belgique en 1914).
- VII-6 Gustav von Jordan (Berlin 28 décembre 1838-8 novembre 1915 Fribourg-en-Brisgau), anobli à Charlottenburg en 1888, président d'arrondissement, qui épouse à Brême, le 26 janvier 1868, Marie-Thérèse Mielck (1846-1919), dont 6 enfants :
- VIII-1 Othon von Jordan, né en 1868, négociant à Manille (Philippines).
- VIII-2 Gustave von Jordan (Verden, Basse-Saxe 27 septembre 1869-27 janvier 1943 Schwerin, Mecklenburg), conseiller financier du gouvernement, qui épouse à Colmar (Haut-Rhin), le 4 décembre 1897, Marie Grimmel (1876-1940), dont 4 filles et 1 fils :
- IX-1 Anna von Jordan, née à Strasbourg (Bas-Rhin), le 12 décembre 1899.
- IX-2 Julie von Jordan, née à Strasbourg, le 25 février 1902, assistante médicale, qui épouse le 19 septembre 1930, Hans Meyer, né en 1902, médecin.
- IX-3 Lilly von Jordan, née à Strasbourg, le 23 juin 1904, qui épouse à Hindelang, Allgäu, le 12 septembre 1930, Hans Meyer, né à Breslau le 1<sup>er</sup> mars 1902, médecin à Schwerin.
- IX-4 Erla von Jordan, née à Strasbourg, le 9 octobre 1905, qui épouse à Schwerin, Mecklenburg, le 14 août 1932, Hanns Ludin (1905-1947), diplomate.
- IX-5 Franz von Jordan, né à Strasbourg, le 19 avril 1906, négociant puis premier lieutenant-colonel allemand d'infanterie, tué sur le front russe le 19 décembre 1941, qui épouse, à Stuttgart, le 29 mai 1937, Elisabeth Ruppman, née à Stuttgart, le 25 mai 1905, dont 2 filles :
- X-1 Karin von Jordan, née à Stuttgart le 17 juin 1938.
- X-2 Brita von Jordan, née à Stuttgart le 5 juin 1940.
- VIII-3 Julie von Jordan (Colmar, Haut-Rhin, 20 juin 1871-9 juin 1954 Fribourg, Allemagne), qui épouse à Colmar, le 18 janvier 1894, Othon Hoffmann, négociant, mort le 17 juin 1897 à Berlin.

VIII-4 Hans von Jordan (1872-1893), sous-lieutenant allemand.

VIII-5 Marie Emma von Jordan (Colmar, Haut-Rhin 24 novembre 1874- 23 août 1945 Neumhagen bei Berlin), qui épouse à Berlin, le 4 septembre 1899, Friedrich Gronen (1871-1920), lieutenant-colonel allemand.

VIII-6 Helene von Jordan (Strasbourg 20 octobre 1884-18 mai 1958 Wolfsburg, Basse-Saxe), qui épouse à Fribourg en Brisgau, le 21 mai 1908, Albert Hoehler (1876-1913), pasteur.

VI-2 Emilie Jordan, née le 13 avril 1796, morte le 19 janvier 1860, sans alliance.

VI-3 Adolphe Jordan, né le 8 mai 1798, mort en 1882, magistrat, qui épouse en premières noces, Louise Foreich, dont 1 fille, et en secondes noces, Pauline Endell.

Du premier lit :

VII-u "Luise" Elisabeth Maria Jordan (Bernau, Barnim, Brandenburg 5 juin 1819- 2 février 1903 Kiel, Schleswig-Holstein), qui épouse à Berlin, le 14 mars 1839, Johann "Richard" Luther (Breslau, Prusse 26 novembre 1804-9 février 1878 Kassel, Hesse), dont 1 fille et 3 fils.

VI-4 Elisabeth Jordan (Potsdam 26 juin 1801-13 mars 1862 Berlin-Zepernick), qui épouse le 19 novembre 1823, son cousin germain Louis Emile Mathis\* (1797-1874), fils de Frédéric Henri Mathis (1767-1812), notaire, et d'Ernestine Conrad, laquelle, veuve, se remarie en 1814, avec Franz Théremin (1780-1846), célèbre théologien, neveu des joailliers Théremin, associés des frères Jordan, dont 6 enfants (voir l'article Mathis).

VI-5 Aline Jordan (1804-1815).

#### **- Rameau cadet de la branche aînée, issu de V-7 Auguste (Auguste Emile) Jordan**

V-7 Auguste (Auguste Emile) Jordan (1770-1833), ci-dessus, conseiller municipal de Berlin (1829), (cf. V. Rosen-Priest, p. 400), qui épouse Juliane Eisenstuck, dont 4 filles et 1 fils :

VI-1 Julie Jordan (1796-1801).

VI-3 Augusta Jordan (1802-1881), qui épouse son cousin germain, Carl Gustav Jordan (1794-1861), de la branche aînée, ci-dessus VI-1.

VI-4 Julie Jordan (1804-1816).

VI-5 Mathilde Jordan (1808-1882), qui épouse Emil von Buddenbrock, officier prussien.

VI-2 Jean Maurice (Johann Moritz) von Jordan (Berlin 22 octobre 1798-10 avril 1871 Schönau, Basse-Silésie, aujourd'hui Pologne), conseiller de légation de Prusse, anobli en Prusse en 1862, qui épouse en premières noces, à Berlin, le 30 novembre 1826, Zoé Henry (Paris 28 février 1799-11 février 1837 Berlin), dont 1 fils, et en

secondes noces, à Hambourg, le 14 octobre 1838, Agnès Coqui (Hambourg 11 novembre 1817-18 avril 1891 Schönau), dont 9 enfants.

Du premier lit :

VII-1 August von Jordan (Berlin 13 mai 1831-10 février 1870 Wiesbaden, Hesse), conseiller provincial prussien, qui épouse à Hochwasser (Dantzig), le 27 juin 1863, Ramona Behrend (1844-1918), dont 3 enfants.

VIII-1 Paul Moritz "Heinrich" von Jordan (Neustadt (Prusse) 6 mai 1864-3 mars 1932 Herischdorf, Schleswig), capitaine à Dantzig, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem (branche évangélique), qui épouse à Magdebourg (Prusse), le 15 octobre 1899, Clara von Ekensteen (1876-1935), dont 3 enfants :

IX-1 Heinz Auguste "Charles-Etienne" Paul von Jordan, né à Magdebourg, le 29 septembre 1900, qui épouse à Hambourg, le 19 mars 1949, Hildegard Kiel, née à Stroppen, Schleswig, le 4 décembre 1905.

IX-2 Klara Augusta von Jordan, née à Altona, le 15 novembre 1905.

IX-3 Maria Madeleine von Jordan, née à Tübingen (Bade), le 9 novembre 1911, qui épouse à Berlin, le 25 mai 1939, Karl Weisse (1911-mort sur le front Russe en 1943), dessinateur technique.

VIII-2 Agnès von Jordan, née en 1865, épouse d'Otto Hein, officier prussien.

VIII-3 Gertrude von Jordan, née en 1869, célibataire.

Du second lit :

VII-2 Emil von Jordan (Schönau, Bade, 15 juillet 1840-11 mars 1922 Obisch, Silésie, aujourd'hui Pologne), conseiller prussien d'administration, qui épouse à Diechslau (Dzieslaw, Pologne), le 16 octobre 1866, Hedwig Metscher (1844-1911), dont 6 enfants :

VIII-1 Antonie von Jordan (Klein Obisch, (Silésie (Pologne), 22 décembre 1867-24 octobre 1943 Meseulwitz, Thuringe), qui épouse à Diechslau, le 2 octobre 1890, "Veit" Adolf, Freiherr von Seckendorff-Gudent (1863-1943), chambellan prussien.

VIII-2 Ramona von Jordan (Klein Obisch (Silésie, Pologne), 26 mai 1869-26 mai 1948 Tennsted, Thuringe), qui épouse, à Diechslau, le 10 octobre 1889, Karl, Freiherr von Gaertner (1855-1900), major en Prusse.

VIII-3 Hedwig von Jordan (Klein Obisch (Silésie, Pologne), 4 septembre 1870-12 février 1947 Kützleben, Thuringe), sans alliance.

VIII-4 Joachim von Jordan (Klein Obisch (Silésie, Pologne), 10 septembre 1871-19 février 1952 Tutzing, Haute-Bavière), chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem (branche évangélique), qui épouse à Glogów (Basse-Silésie,

Pologne), le 10 septembre 1915, Marie Louise Gräfin von Oeynhausen (1890-1958), dont 2 fils :

IX-1 Heino von Jordan, né à Glogöw (Basse-Silésie, Pologne), le 29 juin 1916, tué le 28 août 1945 à Ménil-la-Tour (Meurthe-et-Moselle), major prussien, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem (branche évangélique).

IX-2 Joachim von Jordan, né à Schönau le 27 novembre 1924, chevalier de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem (branche évangélique), qui épouse à Traubing (Haute-Bavière), Brigitte von Kleist, née à Köslin (Poméranie), le 24 juin 1923, dont 2 filles :

X-1 Gisela von Jordan, née à Munich le 12 mai 1960.

X-2 Barbara-Renate von Jordan, née à Munich le 15 août 1961.

VIII-5 Maurice von Jordan (1874-1875).

VIII-6 Emile von Jordan (1877-1878).

VII-3 Mathilde von Jordan, née en 1841, qui épouse Guido von Kessel.

VII-4 Julie von Jordan, née en 1843, qui épouse Charles von Krohn.

VII-5 Paul von Jordan (1846-1885), officier prussien, qui épouse Antoinette Hart, sans postérité.

VII-6 Alfred von Jordan (Schönau, Bade, 29 juin 1847-29 mars 1915 Leubus, Silésie), premier-lieutenant prussien, qui épouse à Wiesbaden, Hesse, le 24 avril 1879, Elise von Kameke à Wiesbaden, née le 24 février 1856, morte le 24 novembre 1936, divorcés en 1896, dont 1 fille unique :

VIII-u Felicitas von Jordan (Wiesbaden 24 février 1881-4 janvier 1945 Neuruppin, Brandenburg), qui épouse, à Braunschweig, le 10 octobre 1912, Rudolf von Wittenburg, né en 1875, tué en 1915, major de fusiliers de la garde prussienne.

VII-7 Richard von Jordan (Schönau (Bade), 20 juin 1849-30 novembre 1883 Strehlen, Basse-Silésie, aujourd'hui Strzelin, Pologne), premier-lieutenant prussien, qui épouse à Schönau, le 1<sup>er</sup> mai 1873, Elisabeth von Kurowski (1853-1929), dont 3 fils :

VIII-1 Görtz von Jordan (Strehlen (Basse-Silésie, aujourd'hui Strzelin, Pologne), 4 juin 1874-10 septembre 1945 Görlitz, Saxe), conseiller de légation qui épouse, à Görlitz, le 30 octobre 1923, Carola von Thiesenhausen, née à Berlin, le 25 octobre 1893.

VIII-2 Joachim von Jordan (1877-1877).

VIII-3 Hans von Jordan (1882-1891).

VII-8 Marguerite von Jordan, née en 1851, qui épouse successivement Gustav Gaede, officier prussien, puis Rudolf von Wittenburg, *general-lieutenant* prussien.

VII-9 Agnes von Jordan (Schönau (Bade), 30 juillet 1854-26 octobre 1942 Neusalz, Pologne), qui épouse à Schönau (Bade), le 21 septembre 1874, Maximilian von Rosen (1847-1913), lieutenant-colonel prussien.

VII-10 Moritz von Jordan (Schönau (Bade), 25 juin 1860-2 janvier 1945 Oldenburg, Basse-Saxe), capitaine à Oldenburg puis *general-major*, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem (branche évangélique), qui épouse à Parchim, Mecklemburg, le 16 juillet 1898, Olga von Byern (1877-1948), dont 2 enfants :

VIII-1 Hans Joachim von Jordan (Oldenburg (Basse-Saxe), 24 octobre 1899-25 juin 1947 Oldenburg), négociant à Munich, qui épouse à Oldenburg, le 21 mars 1936, Kathe Ruth Bid, née à Lerbach, Harz, le 8 juillet 1907, sans postérité.

VIII-2 Agnès von Jordan, née à Oldenburg le 24 novembre 1902, qui épouse à Oldenburg, le 2 novembre 1927, Hermann Weisse, comédien.

#### **- Branche cadette**

III-12 André Jordan (Berlin 3 janvier 1708-13 septembre 1778 ibidem), joaillier de la cour de Berlin, qui épouse en premières noces, Madeleine Perreault, née vers 1710, morte le 27 septembre 1748, dont il aura 9 enfants (3 morts jeunes), et en secondes noces, à Berlin, le 22 novembre 1750, Rachel Collin (Berlin 4 juillet 1713-23 avril 1782 ibidem), dont il aura encore 5 enfants, (2 fils morts jeunes).

Du premier lit sont issus :

IV-1 Madeleine Jordan (1736-1767) qui épouse Christophe Hugo (Hanau (Hesse), 12 mars 1737-25 février 1808 Prenslow, Brandenburg), pasteur de la Colonie française de Francfort-sur-l'Oder, Brandebourg de 1764 à 1805 (V. Rosen-Prest, pp. 69, 144), sans enfants.

IV-2 Pierre Jordan (1737-1791), qui suit.

IV-3 Charles Jordan (1738-1795), sans alliance.

IV-4 Paul Jordan (1740-1798), auteur du rameau cadet.

IV-5 Wilhelmine Jordan (1742-1787), sans alliance.

IV-8 Louis Jordan (1746-1833, qui épouse Anna Kanter, dont 3 enfants :

V-1 Thérèse Jordan (1800-1827), qui épouse Gustav von Mitzlaff, officier prussien.

V-2 Angélique Jordan (1802-1803).

V-3 Louis Jordan (1805-1807).

Du second lit sont issus :

IV-12 Marie-Henriette Jordan (Berlin 21 octobre 1742-7 septembre 1802 Mannheim, Bade), qui épouse à Berlin, le 21 mars 1770, David Girard.\*

IV-13 André Jordan (1755-1834), manufacturier en Alsace, puis banquier à Paris, qui épouse à Colmar (Haut-Rhin), le 25 novembre 1782, Marie-Madeleine Haussmann (Colmar 28 mars 1763-24 octobre 1806 Versailles), fille de Christian Haussmann, apothicaire à Colmar, et de Barbe Buob, dont 4 enfants :

V-1 Barbe Jordan (Colmar 15 octobre 1783-3 février 1860 Versailles, qui épouse à Garges-lès-Gonesse (Seine), le 20 floréal an VIII (10 mai 1800), Jean-Baptiste Sabatié, négociant à Toulouse (d'où la famille Sabatié-Garat).

V-2 Wilhelmine Jordan (1785-1867), qui épouse Martin Abraham Holtermann (1766-1836), conseiller du roi de Suède, conseiller de la légation suédoise à Paris, dont 4 filles, (1 morte jeune), et

VI-1 Charlotte Holtermann, (1807-1832), qui épouse à Paris, en 1830, Horace Mallet, banquier à Paris, sans enfants (et en secondes noces, Estelle Scherer, dont la ligne cadette des barons Mallet à Paris) - (cf. n° 140 des *Cahiers du Centre de généalogie protestante*, 4<sup>e</sup> trimestre 2017, pp. 170-183).

VI-2 Wilhelmine Holtermann (1809-1831), qui épouse à Paris, en 1828, Martin Wahrendorff, de Stockholm (probablement sans enfants).

VI-4 Marie-Charlotte Holtermann (1817-1843), qui épouse à Paris, en 1846, Eugène Caroillon de Vendoul (1812-1870), auditeur au Conseil d'Etat, député de la Haute-Marne, dont 1 fils sans alliance.

V-3 Louis Jordan (1786-1849), rentier à Paris, sans alliance.

V-4 Edouard Jordan (1789-1866), capitaine au régiment des lanciers du duc de Berry, industriel au Logelbach (Bas-Rhin), qui épouse, en 1811, sa cousine germaine Henriette Haussmann (1790-1829), dont 5 enfants :

VI- Edouard Jordan (1813-1858), sans alliance.

VI- Henriette Jordan (1814-1832), sans alliance.

VI- Louise Jordan (1819-1898), sans alliance.

VI- Betzi Jordan (1824-1899), sans alliance.

VI- Emilie Jordan (1824-1834).

IV-14 Marie-Anne Jordan (1756-1838), qui épouse son cousin germain Henri-Charles Jordan, ci-dessus IV-12 **branche aînée**.

IV-2 Pierre Jordan, né le 12 décembre 1737, mort le 14 août 1791, joaillier de la cour de Berlin, qui épouse Jeanne Delas (Berlin-Halberstadt 6 avril 1746-6 mars 1814 ibidem), dont 8 enfants, (2 morts jeunes), et

V-1 Pierre-Antoine Jordan (Berlin 27 février 1764-3 septembre 1827 Werfen bei Salzburg, Autriche), joaillier de la cour de Berlin, associé de Grebrüder Jordan, Jägestrasse 32, jusqu'en 1808, qui épouse le 1<sup>er</sup> novembre 1787, Pauline Lautier\* (Berlin-Halberstadt 10 octobre 1767-18 août 1834 Berlin), sœur de Charlotte, ci-dessous. Sans enfants, ils adoptent Henriette Bayard de Faverolles, née à Berlin, le 26 octobre 1792, morte le 23 mars 1816, sans alliance.

V-2 André Jordan (1765-1792), médecin, sans alliance.

V-3 Suzanne Jordan (1767-1830), qui épouse Jean Bocquet, pasteur.

V-4 Jean Louis von Jordan, qui suit.

V-5 Guillaume Jordan (Berlin 27 février 1777-6 octobre 1826 ibidem), propriétaire terrien, qui épouse Caroline Heinrichnée à Krischen (Silésie, Krezcyn (Pologne), (13 janvier 1787-16 février 1866 Mittel Seiffersdorf, Silésie-Lukaszow, Pologne), dont 3 enfants.

VI- Jean Jordan (1812-1819).

VI- Hermann Jordan (1815-1870), qui épouse Hedwig Heinrich, dont 7 enfants :

VII-1 François Jordan (1839-1842).

VII-2 Augusta Jordan (1840-1867), qui épouse Guillaume Grossmann, négociant en Virginie.

VII-3 Guillaume Jordan (1841-1853).

VII-4 Clara Jordan (1843-1861).

VII-5 Ernest Jordan (1844-après 1888), officier de la marine marchande aux USA dès 1868.

VII-6 Françoise Jordan (1845-1894), qui épouse son beau-frère Guillaume Grossmann, ci-dessus.

VII-7 Hermann Jordan, né en 1854, journaliste, qui épouse Marie Hirschel, sans enfants.

VI- Marie Jordan, née à Klein Logisch (Silésie) (aujourd'hui Lagoszow Maly, Pologne), le 9 février 1817, morte le 24 janvier 1836, qui épouse le 16 février 1835, Johann Paul Mathis.\*

V-6 Auguste Jordan (1783-1853), conseiller intime de la cour de Prusse, sans alliance.

V-4 Jean Louis (Johann Ludwig) von Jordan (Berlin 3 septembre 1773-4 septembre 1848 Dresde, Saxe), juge d'instruction au tribunal de Berlin, juge au tribunal français, conseiller au ministère des Affaires étrangères de Prusse 1799, secrétaire secret, conseiller pour la guerre (1802), conseiller d'Etat (1810), conseiller de légation (1814), délégué au Congrès de Vienne, ambassadeur à Dresde 1819, qui est anobli le 17 janvier 1816, chevalier de l'Aigle rouge (cf. V. Rosen-Prest, pp. 97, 217, 244, 306 & wikipedia). Il épouse à Berlin, le 20 novembre 1796, Henriette Hotho (Potsdam 16 août 1775-25 juin 1844 ibidem), fille de Thomas Hotho et de Louise Punge, dont 1 fille et 4 fils :

VI-1 Henriette Jordan (1799-1803).

VI-2 Pierre Jordan (1800-1804).

VI-3 Théodor von Jordan (1806-1864), officier, chambellan prussien, qui épouse Adolphine von Prenzel, sans enfants.

VI-4 Albert von Jordan, qui suit.

VI-5 Charles von Jordan (1814-1821).

VI-4 Albert von Jordan (1808-1875), magistrat prussien, qui épouse Louise von Beckendorff-Hindenburg, dont 4 enfants :

VII- Louis von Jordan (1846-1857).

VII- Henriette von Jordan, née en 1847, qui épouse Maximilan, Freiherr von Fritsch, officier prussien.

VII- Marie-Thérèse von Jordan, née en 1848, qui épouse en premières noces, Georg, Graf von Holtzendorff, et en secondes noces, Erwan von Mickwitz, general-lieutenant prussien.

VII- Mathilde von Jordan, née en 1851, qui épouse Arthur, Freiherr von Könnern, officier et chambellan prussien.

#### **- Branche cadette, rameau cadet**

IV-4 Paul Jordan, né le 10 février 1740, mort le 31 décembre 1798, négociant à Berlin, qui épouse Suzanne Thieriot, née à Leipzig (Saxe), vers 1739, morte le 12 février 1816, dont 6 enfants :

V-1 Paul-André Jordan (1763-1830), qui suit.

V-2 Paul Antoine Jordan (1764-1814), négociant à Berlin, major de la garde bourgeoise, qui épouse Amélie Mayer, de Saint-Gall (Suisse), dont 3 enfants :

VI-1 Pauline Frédérique "Amélie" Jordan, née à Lyon, le 2 septembre 1793, morte en 1877, qui épouse en premières noces, Charles Louis Rosenstiel, né à Versailles en 1784, mort le 31 mars 1813 à Berlin, et en secondes noces, Louis Helwig.

VI-2 Caroline Jordan (1795-1797).

VI-3 Henri Paul "Adolphe" Jordan, né le 20 avril 1797, mort le 15 juillet 1863, conseiller municipal, qui épouse en premières noces, Delphine Dortu, dont 1 fils, et en secondes noces, Augusta Lockstadt.

Du premier lit :

VII-u Paul Louis "Guillaume" Jordan, né en 1827, consul général de Prusse à Londres, qui épouse Charlotte Schmidt, dont 7 enfants :

VIII-1 Adolphe Jordan (1852-1875), officier prussien, sans alliance.

VIII-2 Delphine Jordan, née en 1853, qui épouse Wolf Dietrich, Freiherr von Amstetter-Zwerbach, *general-major* prussien.

VIII-3 Paul Charles "Richard" Jordan, né le 31 octobre 1854, mort en 1890, fonctionnaire en Nouvelle Guinée, sans alliance.

VIII-4 Henri Jordan (1855-1864).

VIII-5 Jenny Jordan, née en 1857, qui épouse Hermann von Eichhorn, *general-lieutenant* prussien.

VIII-6 "Paul" Antoine Jordan, né le 18 septembre 1859, officier prussien, qui épouse en premières noces, Ida Kambly, dont 1 fils, et en secondes noces, Henriette Hanau, dont 3 enfants.

Du premier lit :

IX-1 Guillaume Jordan, né en 1887, sort inconnu.

Du second lit :

IX-2 Henri Jordan, né en 1897, ambassadeur de la RFA à Cuba, dont 2 fils :

X-1 Paul Jordan.

X-2 Don Jordan.

IX-3 Marie Jordan, née en 1898.

IX-4 Paul Jordan, né en 1900.

VIII-7 Paul Félix Victor "Guillaume" Jordan, né le 27 juin 1866, qui épouse Anna von Hubel, dont 4 enfants :

IX-1 Charlotte Jordan, née en 1893.

IX-2 Adolphe Jordan (1894-1895).

IX-3 Richard Jordan, né en 1896.

IX-4 Adalbert Jordan, né en 1897.

V-3 Pierre Jordan (1770-1793).

V-4 Henri Jordan, né le 7 octobre 1775, mort le 8 juin 1842, propriétaire terrien en Poméranie, qui épouse Anna Schulz, dont 5 enfants :

VI-1 Ernestine Jordan (1804-1807).

VI-2 Albert Jordan (1806-1867), pasteur, qui épouse Marie-Louise Weiss, dont 3 enfants :

VII-1 Marie Jordan, née le 7 octobre 1835, qui épouse à Schönwald (Bade), le 18 avril 1855, Félix Bernard von Studnitz (1821-1891), conseiller territorial prussien, dont 2 enfants (descendance).

VII-2 Pauline Jordan, née en 1840, sans alliance.

VII-3 Otto Jordan (1846-1853).

VI-3 "Gustave" Henri Jordan, né le 29 décembre 1807, mort le 31 août 1844, magistrat prussien, qui épouse Louise Neubauer, dont 2 fils :

VII-1 Maximilien Jordan (1839-1845).

VII-2 "Léon" Henri Leo Jordan, né le 16 mars 1844, capitaine au corps des ingénieurs, colonel prussien, qui épouse Jenny Pape, dont 2 filles :

VIII-1 Helene Jordan, née en 1875.

VIII-2 Elise Jordan, née en 1878.

VI-4 Angéline Jordan (1811-1843), qui épouse Gustave Lautier.\*

VI-5 Charles Jordan (1814-1848).

V-5 Pauline Jordan (1788-1844), qui épouse son cousin issu-de-germains Henri Jordan, ci-dessus, branche aînée V-1, sans postérité.

V-6 Henriette Jordan (1783-1784).

V-1 Paul-André Jordan (1763-1830), joaillier à la cour de Berlin (associé de Gebrüder Jordan et de François-Claude Théremin\*), raffineur de sucre, qui est colonel-commandant de la garde bourgeoise (1806-1808) (pendant l'occupation de Berlin par l'armée de Napoléon), conseiller municipal de Berlin 1809, chevalier de l'ordre de l'Aigle rouge (cf. V. Rosen-Prest, pp. 216, 341, 342, 365, 369, 398, 400, 417). Il épouse Charlotte Lautier\* (1769-1829), sœur de Pauline (femme de Pierre-Antoine Jordan, ci-dessus, branche cadette V-1), dont 5 filles et 1 fils :

VI-1 Amélie Jordan (1789-1877), qui épouse Pierre Humblot.

VI-2 Charles Jordan (1791-1792).

VI-3 Louise Jordan (1793-1799).

VI-4 Aline Jordan (1794-1795).

VI-5 Pauline Jordan (1796-1799).

VI-6 Anne Jordan (1799-1800).

Frédéric BRUN THÉREMIN

## SOURCES

- Colonielle : *Die Colonielle von 1699 - Rôle général des François réfugiés dans les estats de sa Sérénité Electorale de Brendenbou, comme ils se sont trouvés au 31 décembre 1699.* Herausgeben von Dr Richard Béringuier, Berlin 1888.
- Antoine Jordan *Jordanus Jordani Petite histoire et héraldique de la famille Jordan.* Atelier moderne d'imprimerie, Nîmes 1957.
- plusieurs sites sur geneanet.org
- Gustave von Jordan, *Chronik der Familie Jordan*, 1902. Antoine Jordan en avait eu connaissance et commente *les circonstances ultérieures (à cette publication) ont été nettement défavorables au rétablissement des relations qui auraient été nécessaires.*
- *Genealogische Handbuch des Adels - Adelige Häuser*, diverses éditions (dont Adelige Häuser B Band V, 1961).
- Dr Richard Béringuier : *Die Stammbäume der Mitglieder der Französischen Colonie in Berlin* – Verlag des Vereins für die Geschichte Berlins - Gedruckt in der Königl. Hofbuchdruckerei von E. S. Mittler & Sohn, Berlin, Kochstrasse 68-70, Berlin 1887.



armes Jordan Piémont, Dauphiné



armes Jordan Berlin



armes von Jordan

## **VALDEMAR MONOD, UN FONDATEUR DE L'INSTITUTION KELLER ET SA FAMILLE**

Il nous a paru intéressant, dans le cadre de la série d'articles sur l'histoire de l'Institution Keller et des notices biographiques d'élèves que nous publions dans plusieurs Cahiers, de dire quelques mots sur son co-fondateur Valdemar Monod. Nous remercions Brigitte Joseph-Jeanneney, Hugo Ausset et Franck Keller pour les documents qu'ils ont bien voulu nous communiquer.

Valdemar Monod né le 10 janvier 1807 à Copenhague, est le 8<sup>e</sup> enfant du pasteur Jean Monod et de son épouse Louise Philippine de Coninck. Il appartient à la fameuse famille Monod qui donna à la France tant de pasteurs et de grands médecins, "tribu maraboutique" selon les termes de Théodore Monod.

Licencié en droit en 1829, il est par la suite précepteur de M. Delessert. S'il ne devient pas pasteur, il manifeste un engagement des plus remarquables dans l'église et ses œuvres. Ainsi, jeune homme "le dimanche, il assure une école d'enfants à l'église Sainte-Marie, et assure un culte à Bercy à des familles protestantes sans pasteur, puis apporte les consolations de l'évangile à des malades".<sup>1</sup>

On le trouve secrétaire de la société pour l'instruction primaire parmi les protestants créée en 1829 et présidée par François Guizot.

En avril 1833, il participe à la fondation de la Société Evangélique de France, dont le but est l'évangélisation du territoire par l'envoi d'évangélistes et de colporteurs bibliques, il en sera l'un des assesseurs. Cette société se situe dans l'esprit du Réveil dont le frère de Valdemar, le pasteur Frédéric Monod est un des inspireurs.

En 1834, il participe à la fondation de l'Institution Keller avec Jean-Jacques Keller. Il reçoit la même année le diplôme de maître d'école du ministre de l'Instruction publique, François Guizot.

Néanmoins en 1836, il met fin à son association avec Jean-Jacques Keller et quitte l'Institut. Il devient avocat, mais très vite entame une carrière comme assureur maritime à Paris, en achetant en 1840 une des premières charges de courtier en assurances maritimes.

Il prend sa retraite de courtier en assurances le 1<sup>er</sup> décembre 1858 et propose Frédéric Raimond Moisson comme successeur. Par ailleurs, on le trouve comme actionnaire fondateur pour 4 actions de la compagnie du Dock flottant du Havre créée à l'initiative de son cousin le

---

<sup>1</sup> témoignage de Louis Meyer.

négociant havrais Frédéric de Coninck. Souffrant d'une maladie de cœur, il cesse toutes ses activités en 1860, restant président des courtiers maritimes de Paris. Il meurt relativement jeune en 1870.

Son activité professionnelle ne l'empêche pas de continuer ses engagements. Il participe à la création en 1842 de la Société des intérêts généraux du protestantisme présidée par l'amiral comte Verhuell.

Il est membre du comité de l'institution des Diaconesses de Reuilly, faisant sans doute office de trésorier puisqu'il en présente les comptes à l'assemblée générale de 1868.

Il est président de l'Union évangélique libérale créée en 1868.

Valdemar Monod a épousé le 21 mai 1835 à Caen, Adèle Le Cavelier, fille de Thomas Le Cavelier, négociant et industriel huilier à Caen, et de Louise Eléonore Moisson. Les Le Cavelier sont une des plus anciennes familles protestantes de Caen<sup>2</sup>. En 1848, il habite 12 rue Montholon à Paris.

Madame Monod, impliquée aussi dans les œuvres du protestantisme, sera vice-présidente de la société biblique des femmes de Paris, qui vise à répandre le message biblique auprès des femmes et organisera des visites de prisons.



Valdemar Monod

Les Valdemar Monod auront un fils unique Alfred, né le 9 mai 1836 à Paris, lui aussi juriste et très impliqué dans les œuvres protestantes.

Alfred Monod devient avocat à la cour en 1858, puis est nommé en 1863 avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation. En 1879, il est nommé au Conseil d'Etat puis en 1880, conseiller à la Cour de Cassation. Il est en outre conseil de la Société Générale, de la compagnie du Gaz. Il est officier de la Légion d'honneur, et habite dans un hôtel particulier qu'il avait fait construire rue Jacques Dulud à Neuilly. Il passait ses vacances en famille au château de Mesnil au Mont dans le Calvados. Très impliqué dans la vie des œuvres protestantes et de l'église, il est aussi passionné par la photographie et la botanique.

---

<sup>2</sup> La famille Le Cavelier s'était réfugiée à Rotterdam, mais l'ancêtre d'Adèle était revenu à Caen.

Il crée avec son ami Frédéric Monnier<sup>3</sup> et son cousin Gabriel Monod, lors de la guerre de 1870, une ambulance qui a pu soigner 1500 blessés : "A la déclaration de la guerre le 10 juillet 1871, Frédéric Monnier, Maître des requêtes au Conseil d'Etat et Alfred Monod avocat à la Cour de Cassation - deux grandes figures du protestantisme français sous le second Empire - s'occupèrent aussitôt d'organiser une ambulance."<sup>4</sup> Une des infirmeries de cette ambulance sera dressée près de Sedan dans une des usines du beau-père d'Alfred, l'industriel Adolphe Renard.

Il réussit à réunir 150.000 francs de dons en Angleterre grâce à ses contacts familiaux pour financer cette action ce qui lui vaut la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Aussi se retrouve-t-il tout naturellement membre du conseil d'administration de la Société de secours des blessés militaires (SSBM, créée en 1864 qui deviendra la Croix-Rouge) aux côtés de Frédéric Monnier.

Il est par ailleurs membre du Consistoire de Paris, président de la société de patronage des prisonniers protestants libérés de Paris, membre du comité de surveillance des Diaconesses de Reuilly. Il collabore également à *la Revue chrétienne*, dirigée par Edmond de Pressensé.

En 1896, il est nommé président du Conseil Central des Eglises réformées.

Il s'était très tôt intéressé à la lutte contre l'esclavage aux Etats-Unis. En 1865, son épouse est membre du Comité des Dames françaises en faveur des esclaves affranchis présidée par Mme de Laboulaye. Toujours intéressé, comme son père, par les questions d'éducation, le 18 décembre 1880, il écrit à Jules Ferry "Comme protestant, j'accepte avec reconnaissance le principe de la laïcisation des écoles primaires, par ce que j'y trouve une garantie précieuse pour mes coreligionnaires"<sup>5</sup>

Il meurt des suites d'un accident de bicyclette le 3 janvier 1898. Un culte d'action de grâce a lieu à l'Eglise de l'Etoile, en présence d'une assistance nombreuse. Le culte d'action de grâce est célébré par le pasteur Couve. Le pasteur Vernes, son cousin germain prononce une allocution et les honneurs militaires lui sont rendus. Dans l'assistance, on remarque la présence de Camille Sée et de Ludovic Trarieux, ancien Garde des Sceaux, qui joua un rôle majeur dans la révision du procès Dreyfus et fonda la Ligue des Droits de l'Homme avec... Gabriel Monod. Il semble que les deux hommes étaient proches. Trarieux, catholique avait épousé une protestante, Camille Faure, de la famille des armateurs bordelais (une arrière-petite-fille d'Alfred Monod épousera un Faure 100 ans plus tard, l'auteur de ces lignes...). Ces liens semblent attester d'une proximité avec des milieux républicains et dreyfusards.

Alfred Monod avait épousé à Sedan, le 11 décembre 1861<sup>6</sup>, Louise Renard (1838-1902) fille d'Adolphe Renard<sup>7</sup>, industriel textile prospère de Sedan et de Pauline Bacot. La famille Renard est sans doute catholique mais l'alliance avec les Bacot ancre le couple dans l'importante communauté protestante de Sedan. Adolphe Renard avait été décoré en 1848 de

---

<sup>3</sup> Sur la famille Monnier, voir l'article de Daniel Thuret dans le n° 150 des *Cahiers du Centre de généalogie protestante*, 2<sup>e</sup> trimestre 2020.

<sup>4</sup> *BSHPF* 1951, Dorette Berthoud, *l'ambulance du Comité évangélique*.

<sup>5</sup> Fresnette Pisani-Ferry "Monsieur l'instituteur", JC Lattès 1981.

<sup>6</sup> Les témoins du marié sont ses oncles Henri et Gérard Monod, ceux de la mariée son beau-frère Charles Seydoux et son oncle Louis Bacot

<sup>7</sup> Des lettres d'Adolphe Renard ont été publiées par l'Association de la famille Seydoux.

la Légion d'honneur en raison de "la qualité de ses draps noirs" par le Prince -Président, futur Napoléon III. La sœur de Louise, Blanche a épousé Charles Seydoux très important industriel au Cateau-Cambrésis, Président du Conseil Général du Nord, dont une descendance très nombreuse.

Les Alfred Monod eurent 9 enfants, 3 garçons : Robert Waldemar (diplomate), Arnold (ingénieur et industriel), Octave (médecin) et 6 filles : Marthe (épouse de Théophile Schloesing), Alice (épouse de Charles Faure de Larivière<sup>8</sup>), Henriette (épouse d'Adrien Soubeyran), Madeleine (épouse de Raoul Biville<sup>9</sup>) Renée (épouse de Frédéric Goguel), Emma (épouse de Frédéric Bacot). Les 3 fils d'Alfred Monod seront comme lui décorés de la Légion d'honneur, ainsi que 3 de leurs beaux frères (cf. AN Légion d'honneur, site de la Base de données Léonore base Leonore et le *Dictionnaire biographique des protestants français* tome 1, 2 et 3 à paraître).

Denis FAURE

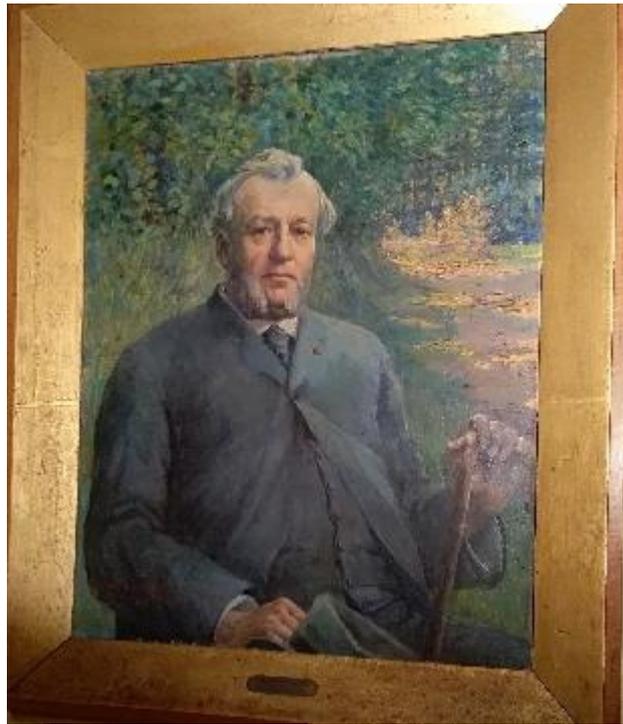


Château de Mesnil au Mont (Barbery) près de Caen.

---

<sup>8</sup> Cf. *Dictionnaire biographique des protestants français de 1787 à nos jours*, Editions de Paris.

<sup>9</sup> Id.



Alfred Monod



Louise Monod et Alfred Monod

© B. Joseph-Jeanneney



Extrait du discours de Monsieur G. Descoins, président de l'ordre des avocats à l'assemblée générale du 20 juillet 1898 :

"Notre ancien confrère Alfred Monod qu'une mort prématurée a enlevé à son siège de conseiller à la Cour de Cassation avait du moins pu montrer tout son mérite et recevoir les

récompenses qui lui étaient dues : secrétaire de Laborde, il était entré dans notre ordre en 1863, il avait à peine 27 ans, sa vie exemplaire toute de famille et de travail était déjà instituée telle qu'elle s'est continuée. Il avait épousé jeune la compagne aimante et dévouée qui a fait l'honneur et le bonheur de son foyer. Il avait déjà montré au barreau de la cour d'appel après de brillantes études les qualités professionnelles qui devaient le distinguer. On a pieusement conservé une intéressante plaidoirie qu'il prononça à 23 ans sur la belle question de la liberté des cultes et de l'enseignement. On l'y voit tout entier, étude minutieuse de la cause, solidité du raisonnement, fermeté de la doctrine.

Il nous a appartenu 16 années et après avoir traversé le conseil d'État, il a siégé 18 ans à la Cour de Cassation. Vous savez quelle place importante il a tenu à la chambre civile et quelle autorité il y avait rapidement conquise. Il a prouvé avec ceux qui sont encore à la cour supérieure la gloire de notre ordre qu'il n'est pas de meilleure préparation pour devenir un excellent conseiller que d'avoir été un excellent avocat.

Notre ancien confrère avait l'abord réservé et le premier accueil un peu distant. Ce n'était ni hauteur ni indifférence mais une sorte de timidité et en même temps la probité d'un dévouement sûr, qui ne se répandait pas en vaines protestations. Il ne se donnait pas le premier jour ; mais il ne se reprenait jamais. Ceux qui pénétraient dans son intimité éprouvaient vite son extrême délicatesse et surtout la chaleur de son cœur. Si je n'en avais éprouvé moi-même les bienfaits, je n'en voudrais pas de meilleur témoin que celui qui le remplace parmi nous et sa piété presque filiale (monsieur Gaston M. qui a succédé à mon père dans sa charge d'avocat)

Avocat ou magistrat, il étudiait les affaires avec le soin le plus scrupuleux, apportait dans son examen un esprit scientifique et ne négligeait aucun détail, reprenant les données à diverses reprises et ne les quittant que sûr de lui. Les opinions ainsi résonnées avaient des racines trop profondes pour les laisser emporter au souffle de la contradiction. Il tenait bon, ferme, sans plier et le plus souvent on lui cédait.

Monod était de ceux qui ne se contentent pas de leur tâche professionnelle, et qui remplissent largement leur devoir social en se dévouant à leurs semblables.

Pendant l'épouvantable guerre de 1870, il a rendu à son pays et à l'humanité des services qu'on ne doit pas oublier. Il a dirigé dans des circonstances les plus difficiles une ambulance internationale qui a recueilli et soigné plus de 1500 blessés ou malades. On ne peut lire sans émotion le rapport si simple de sa douloureuse campagne qu'il a donné après la guerre au comité de la société de secours aux blessés militaires. Que de périls, que de courage pour se livrer ainsi à une besogne répugnante sans l'éclat et l'ivresse de la bataille, obscurément et patiemment ! Combien le crime de la guerre fait naître de vertu ! La croix de chevalier qui récompensera en 1871 le dévouement patriotique de notre confrère ne l'honore pas moins que celle d'officier qu'il devait obtenir 14 ans plus tard comme conseiller.

Ces vertus avaient leur cause et leur soutien dans une foi religieuse profonde. Monod appartenait à une de ces belles familles protestantes qui forcent le respect même des indifférents. Il incarnait en lui par sa droiture, qui n'excluait pas l'habileté, par sa fermeté que tempérait la bonté, ces forces agissantes et bienfaisantes des religions des minorités qui savent ne pas s'abandonner et à qui la grande nation catholique s'honorera toujours de rendre justice. Monod avait été membre du consistoire de l'église réformée de Paris et depuis la mort de Léon Say il était président du conseil central des églises réformées de France.

Cet homme de bien qui n'a pas connu la vieillesse, est mort en patriarche entouré de sa nombreuse famille et béni en ses descendants. Le coup imprévu qui l'a ravi à l'amour des siens ajoute à sa carrière le charme douloureux des fins rapides. N'importe la durée quand on est au terme. Le nombre des années ne vaut pas celui des œuvres. Le passage de notre ancien confrère sur cette terre n'aura pas été stérile. N'est-ce pas assez pour sa mémoire ?"

## NOTICES BIOGRAPHIQUES D'ELEVES DE L'INSTITUTION KELLER

La liste des mini-biographies des élèves de l'Institution Keller qui va suivre est loin d'être exhaustive. Aussi, nous serions reconnaissants à nos lecteurs de bien vouloir nous communiquer tout élément en leur possession concernant tout élève que nous avons omis (cf. la liste complète des élèves parue dans notre Cahier du 4<sup>ème</sup> trimestre 2020).

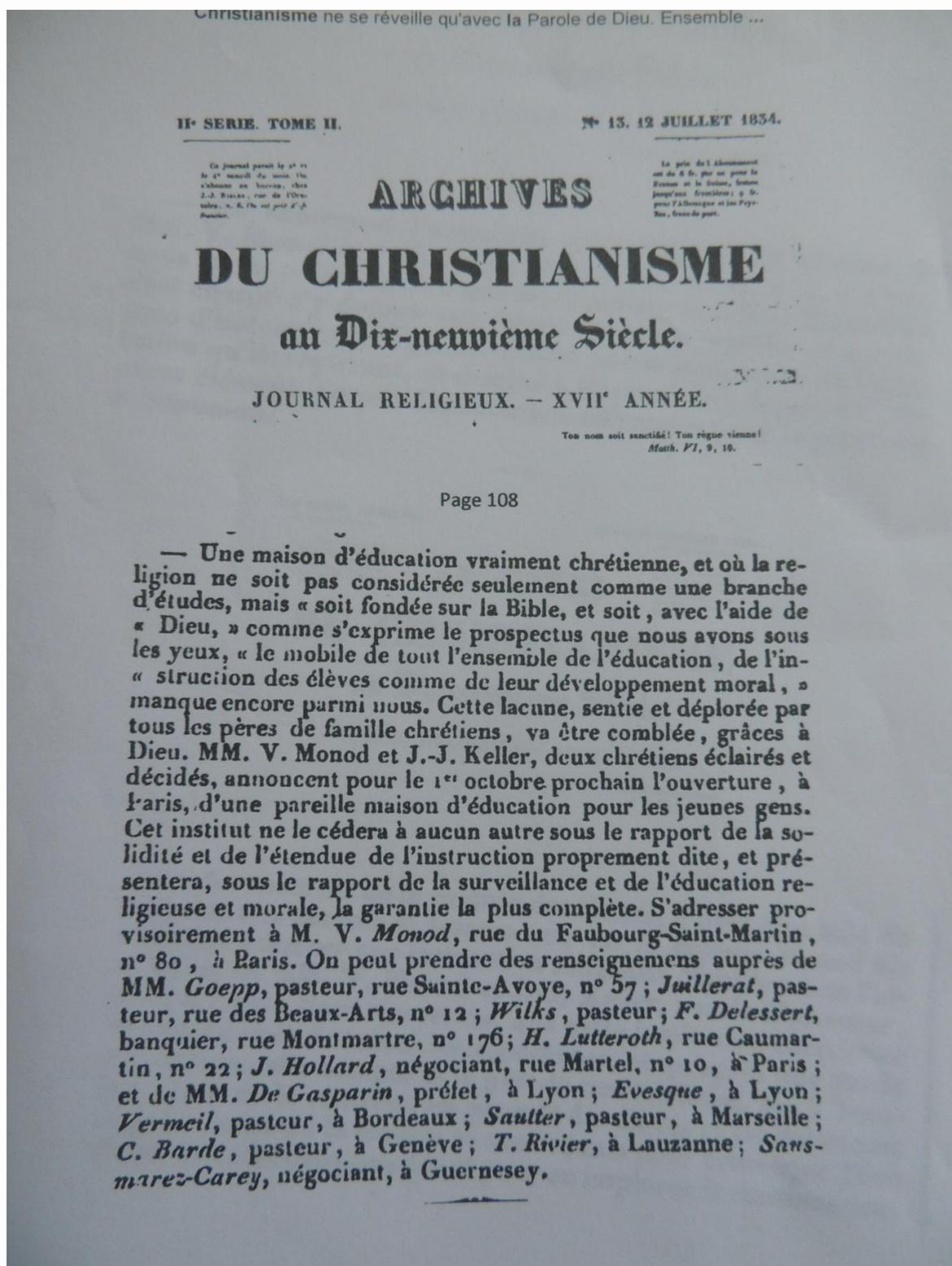
Entre 1834 et 1893, un bon millier d'élèves âgés de 10 à 20 ans en général, tant français qu'étrangers, a fréquenté la maison d'éducation protestante du 4 rue Chevreuse, dite "Institution Keller".

Il n'est évidemment pas possible dans le cadre d'un article de présenter des notices pour chacun de ces élèves. Mais il y a tout de même quelques noms qui retiennent l'attention, et la curiosité légitime amène à rechercher quelques éléments à leur sujet. Pour la grande majorité d'entre eux, leur devenir reste inconnu, il faudrait passer la liste des élèves au crible du "net" pour voir défiler des destinées parfois des plus étonnantes ! C'est du reste ce qui a été fait pour quelques personnes, dont l'itinéraire est présenté succinctement ci-après. Le travail d'Eric Bungener avec ses indispensables et très précieux volumes de *Filiations Protestantes* - nous a été également très utile. Un grand merci à Madame Elisabeth Escalle pour la relecture de ces notices et les considérables compléments apportés à partir de la consultation des fonds de la Légion d'honneur et du Service historique de la Défense.

Mais, avant de présenter certains des élèves, et leur famille, qui ont fréquenté l'Institution Keller, il est bon de rappeler pourquoi le recrutement de la maison fut international et inter dénominationnel sur le plan de la confession religieuse ; c'est que son fondateur était lié à un milieu particulier, celui du "Réveil" religieux qui a si profondément renouvelé le protestantisme du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans ce courant, Jean-Jacques Keller s'était particulièrement engagé dans deux structures : celui des églises libres, et celui de l'Alliance Evangélique, dont le réseau international s'était petit à petit bien structuré. Il rejoignit également les fondateurs de la "Chapelle Taitbout" au sein du comité directeur de la Société Evangélique de France.

Ces courants ont surtout été actifs au milieu du siècle, puis se sont affaiblis, ce qui explique la difficulté du recrutement à partir des années 1880. Il y eut également la concurrence sur Paris de l'Ecole Alsacienne, qui draina une partie des enfants de la "bonne société" protestante de l'époque. L'Ecole Alsacienne eut bien, comme l'Institution Keller, de sérieuses difficultés financières dès les années 1890, mais à la différence de son aînée, elle bénéficia dès cette année-là, d'une subvention annuelle de l'état qui allait lui permettre de surmonter ces moments difficiles et de se développer considérablement, alors que la maison du 4 rue de Chevreuse devait fermer ses portes en 1893. Joseph Valynseele écrit au sujet de l'Ecole Alsacienne (*BSHPF*, 1984 p. 269) : *L'institution ne sera sauvée que par une subvention annuelle de l'Etat (40 000 F) obtenue le 22 novembre 1890 grâce à l'appui de Léon Bourgeois, alors ministre de l'Instruction publique.* Jean-Jacques Keller lui était mort l'année précédente, et c'était son fils qui devait reprendre le lourd héritage !

Notons également qu'une large annonce de la création de la maison d'éducation de la rue de Chevreuse avait été faite dans les colonnes du journal *Archives du christianisme au dix-neuvième siècle*.



Ce journal en reparlera dans ses éditions du 10 puis du 25 octobre. On ne peut que noter déjà la diversité des soutiens à cette création, qui semble bien émaner de l'ensemble du protestantisme français, avec celui entre autres, des présidents des consistoires réformé et luthérien de Paris. Alexandre Vinet lui-même accepta de figurer en 1836 dans une nouvelle liste de parrainage de cette institution, alors que Jean-Jacques Keller devenait le seul directeur à la suite du départ de Valdemar Monod.

Monsieur,

Après vous avoir honorés de votre prospectus, et sûr que le mien ne saurait ajouter aucun fait ; en l'inscrivant à leur suite, c'est un honneur que vous me faites ; je l'approuve et je l'accepte. Je me ferai un plaisir de donner, dans l'occasion, tous les renseignements qui seront à ma disposition, soit ceux que je dois à votre connaissance personnelle, soit ceux que vous voudrez bien me fournir. Je fais des vœux bien sincères pour votre établissement. J'en fais aussi pour que l'union que vous venez de former soit de si heureux auspices, soit bénie de toutes les manières qui peuvent être désirées et demandées par un cœur chrétien.

Revenant ainsi, ainsi que ma femme, de votre bon souvenir ; je vous prie de recevoir mes salutations cordiales, et l'assurance de toute ma considération.

Vinet.

Bâle, 12 juin 1836.

Jean-Jacques Keller avant de créer avec Valdemar Monod la maison rue de Chevreuse, avait été professeur et sous-directeur du petit collège de Fontenay-aux-Roses. Il avait donc déjà là un réseau de connaissances. A l'occasion de son départ de cet établissement, plusieurs élèves avaient tenu à lui faire cadeau d'une belle bible, avec comme inscription en lettres dorées sur la couverture *A M. J. J. Keller par ses petits amis de Fontenay-Aux-Roses*, et dans laquelle leur noms étaient notés en page de garde, ce qui nous vaut une autre liste, d'une quarantaine d'élèves, dont certains se retrouvent dès l'ouverture du 4 rue de Chevreuse. Leurs parents n'étaient-ils pas de ceux qui avaient poussé Jean-Jacques Keller à ouvrir son propre établissement ? Voici la liste en question : "1834 : Loysel, Panier, Bartholdi, Rives, Depille, Ledoux, Delatre, Schwartz, Desumet, Pelletier, Bosssange, Robineau, Lotte, Nadau, Marguerite, Robinet, Borda, Favernier Jr, de Ségur<sup>10</sup>, Wuillet Sr, Nobre, Hersent Sr, Hersent Jr, De Ribbes, Petit, Davanne, Larné, Malliez, Chevet, Duclerc, Corroy, Pajou, Leroux Sr, Leroux Jr., Ricou sr, Ricou Jr, de Witt, Poplin, de Pressensé", (lire "aîné" à la place de "senior" souvent). Une étude sur Fontenay-aux-Roses nous apprend qu'avant le "petit collège" dirigé par Antoine Cournand (1797-1842), fils du poète, il y avait la pension Morin qui préparait déjà à l'Ecole polytechnique. On relève parmi les élèves qui l'ont fréquentée, quelques patronymes bien connus dans le protestantisme français : Méjan, Chatoney, Labarraque, Thurneyssen<sup>11</sup>.

Le recrutement français de l'Institution Keller reflète pour une grande part, on s'en apercevra, le milieu dont elle était l'émanation, c'est-à-dire celui, très *HSP* (Haute Société Protestante) de la chapelle Taitbout, rue de Provence, mais aussi celui, plus large, de la Société Évangélique, dont Valdemar Monod était un des fondateurs. Il est tentant même de penser que la création de cette maison d'éducation protestante à Paris en 1834, est en fait une émanation de la Société évangélique, Jean-Jacques Keller étant aux côtés de Valdemar Monod, représentant la Société Évangélique, le pédagogue nécessaire à la réalisation de ce projet. Un des objectifs de la rue de Chevreuse concernait bien la formation d'une élite comme en témoigne un courrier de Jean-Jacques Keller en 1841.

---

<sup>10</sup> Une curiosité dans cette liste, le "de Ségur " présent semble bien être le futur évêque Gaston (1820-1881) si prompt à polémiquer par la suite avec les protestants ! Il était le fils du comte Eugène de Ségur (1798-1863), officier, pair de France, et de la femme de lettres, la comtesse Sophie, née Rostopchine (1799-1874), auteur du livre *Les Malheurs de Sophie*, entre autre. Le biographe de l'évêque, son propre frère, précise bien qu'il a été 6 ans, jusqu'à ses 15 ans, *dans une pension assez médiocre à Fontenay-aux-Roses, près de Paris*. Et de souligner alors quelle était son inculture religieuse, ce qui semble en totale contradiction avec le fait d'offrir une bible à son professeur sur le départ ! Voici ce qu'écrit le marquis de Ségur sur son frère, à l'époque de sa première communion effectuée à Fontenay-aux-Roses en juin 1833 : *Ce moment de Grâce et d'amour divin passa bien vite et sembla s'effacer de l'âme du pauvre enfant qui n'entendait presque jamais parler de Dieu, hormis pendant ses vacances, et qui ne rencontrait jamais ni le cœur, ni la douce image, ni l'amour vivant du sauveur dans les enseignements, les exemples et les conseils de ses maîtres, non plus que dans les conversations de ses camarades [...]* Mais il semble bien que l'influence protestante se fit sentir dans l'âme du jeune homme, car il avouera plus tard : *A chaque instant je me surprénais avec mes préjugés sur l'église, sur les miracles, sur la vie des saints etc. Seul mon séjour à Rome pendant quatre ans comme auditeur de rote, a pu en faire disparaître les dernières traces*. Notons qu'une branche de la famille de Ségur avait été protestante, les seigneurs de Ponchat-Fouguerolles.

<sup>11</sup> Voir le site *correspondance familiale ehess.fr institution Morin à Fontenay-Aux-Roses*.

Voici la transcription de ce document qui permet de situer les conditions d'acceptation d'un élève qui termine sa scolarité rue de Chevreuse, et qui se prépare au concours des grandes écoles :

*Paris 3 juillet 1843.*

*Monsieur, cher ami,*

*Voici quelques mots en réponse à votre question d'hier.*

*J'ai des élèves en chambre qui s'occupent presque exclusivement de mathématiques. L'un se prépare à l'école polytechnique, l'autre à l'École de marine, un troisième pour Saint-Cyr. Etc.*

*Ces jeunes gens suivent les cours de mathématiques élémentaires ou spéciales au collège St-Louis et reçoivent en outre à la pension des répétitions. Comme notre répétiteur est à demeure chez nous, les élèves peuvent à tout moment lui demander conseil. Ils ont également des répétitions de latin et de français, pour se tenir au courant de leurs auteurs latins, et pour s'exercer à la composition française.*

*Le prix de la pension est de Fr. 2400 (payables par 3/10 d'avance). Les élèves ne payent pas en outre de rétribution universitaire, ni de frais d'études (à moins qu'ils ne désirent des leçons particulières outre les répétitions ordinaires. Ils n'ont pas à fournir de trousseau.*

*Ces jeunes gens sont sur un pied agréable avec nous.*

*Nous les voyons avec plaisir chez nous le soir après que les autres élèves sont couchés<sup>12</sup>. Leur nourriture est la même que celle des autres élèves, excepté qu'ils ont du café au lait le matin, et du thé le soir. Du reste, vous connaissez notre régime. Si vous désirez quelque autre renseignement, je me ferais un plaisir de vous les donner.*

*Recevez en attendant cher ami mes salutations fraternelles.*

*JJ Keller*

Mais portons maintenant nos regards sur la liste des élèves de l'Institution Keller.

On remarque d'emblée la présence, parfois sur plusieurs générations, de la progéniture de très nombreuses familles pastorales : Andru (Baptiste), Audebez, Babut, Bersier, Casalis (Lesotho), Dez (Baptiste), Ellembergher (Lesotho), Farjat (méthodiste), Fisch, Germond (Lesotho), Grandpierre, Hollard, Jacot, Lepoids (baptiste), Matter, Monnier, Monod, Pilatte, de Pressensé, Roussel, Witz...

Mais aussi les enfants en grand nombre de familles de financiers, industriels, négociants (...) qui évoquent là encore, des aventures familiales et protestantes familiales : André, Boigeol (Giromagny), Bourcart (Guebwiller), Boy de la Tour (Marseille), Castelnau (Montpellier), Couve (Marseille et Bordeaux, père et grand-père du premier ministre Maurice

---

<sup>12</sup> On peut rajouter à ce mot qu'il n'était pas rare que des élèves dont les parents étaient à l'étranger (Afrique, Amérique...), accompagnent durant l'été la famille Keller dans leurs lieux de villégiature (en Suisse souvent).

Couve de Murville), Davaine (Saint-Amand), de Dietrich (Niederbronn), de Neuflize, de Pourtalès, Delessert (Banques), Faure (Bordeaux), Fraissinet (Marseille), Gollnish (Sedan), Hartmann (Munster), Herrenschmidt (Strasbourg), Joly (Epernay), Krug (Reims) Roman (Wesserlin), Sautter, Seydoux, Sihol (Saint Ambroix), Tarteiron (Bordeaux), Thierry (Mulhouse), Vernes, Waddington, Wenz (Reims). On note également des descendants de deux maréchaux de France : Edouard Monnier est le petit-fils du comte Molitor, fait maréchal le 9 octobre 1823, et Arthur Maison l'est du marquis Maison, maréchal depuis le 22 février 1829.

Une réflexion s'impose. L'Institution Keller, du 4 rue de Chevreuse, favorisait indiscutablement la mixité sociale, mais n'était-ce pas aussi le moyen de favoriser l'œuvre d'évangélisation en France et dans le monde à laquelle Jean-Jacques Keller était fort attaché : les riches finançant l'institution pour que les pasteurs, missionnaires puissent y envoyer leur progéniture, cela soulageant d'autant le poids financier des champs d'évangélisation ? Depuis plus d'un siècle que cette maison d'éducation a fermé ses portes, on ne peut que regretter qu'aucun historien ne se soit penché sur cette œuvre si originale à bien des égards !

Arrêtons-nous sur quelques-uns de ces élèves, français mais aussi étrangers, catégorie qui représente une grande proportion des élèves de l'Institution Keller. Les élèves venant d'Angleterre sont peu étudiés, faute de sources et références évidentes.

Anciens élèves, prédicateurs, Nobel ou ministre ? Le pasteur Théodore Monod, en 1884, pour le cinquantenaire de l'institution, a évoqué cette très grande variété de destins, laissons-lui la parole :

*Pour fêter avec vous cinquante ans écoulés.  
Heureux ceux qui sont là ce soir! Mais combien d'autres  
Dont l'hommage et les vœux viennent s'unir aux nôtres,  
Pour vous dire avec nous toute l'affection  
Qu'éveille au fond des cœurs la vieille pension !  
De la Californie à l'Arabie Heureuse  
On en trouve partout, de ces ducs de Chevreuse :  
Papas et grands papas, savants et sénateurs,  
Ecrivains, financiers, surtout prédicateurs .!!  
(Jadis l'on sermonna si fort nos bons apôtres  
Que, pour se rattraper ils sermonnent les autres.)  
S'agit-il d'éclairer les côtes de la mer ?  
Vite on demande un phare à l'élève Sautter,  
Faut-il à nos Beaux-Arts un chef qui les dirige ?  
Soit : l'élève Kaempfen mènera le quadrigé ;  
Le Calvados a-t-il besoin d'un bon préfet ?  
L'élève Henri Monod conviendra tout à fait ;  
Si l'on veut couronner l'Empereur de Russie,  
Pour que la fête soit correcte, réussie,  
L'élève Waddington, avec un très grand air,  
Représente à Moscou la pension Keller.  
L'élève Pressensé, dans un calme impassible,  
Voit se mouvoir le monde et reste inamovible (Membre inamovible du Sénat).  
tous ces décorés, certes, c'est grande raison  
D'adjoindre (il était temps) le chef de la Maison.*



Institution Keller, élèves, vers 1884, avec Jean-Jacques Keller

- **Agüero (de)** "Paul" Emiliano Luis Manuel, né à Paris 2<sup>e</sup> ancien le 23 mars 1859, mort le 24 juin 1938 Paris 7<sup>e</sup>, est élève à l'Institution Keller en 1870.

Il est le fils de Manuel Demetrio Santissimo Sacramento de Agüero (fils de Manuel Emiliano de Agüero et de Trinidad Sanchez), qui a épousé à Paris 2<sup>e</sup> ancien, le 5 juin 1858, Mercedes Brault, fille de Paul Alexandre Brault et de Marie Thérèse Clémentine Bouffier.

Paul de Agüero épouse à Paris 8<sup>e</sup>, le 29 décembre 1891, Henriette Joséphine Beaugiron, née à Paris 18<sup>e</sup> le 22 décembre 1868, morte le 21 septembre 1929 à Paris 8<sup>e</sup>, fille de Jean Beaugiron, peintre sur porcelaine, et d'Henriette Bara.

Henriette Beaugiron a une sœur, Héroïse Mathilde Beaugiron (1864-1939), actrice de théâtre, célèbre courtisane de la Belle Epoque, sous le nom de Marthe de Florian, qui sera la maîtresse notamment du président Gaston Doumergue, de Georges Clémenceau, d'Aristide Boucicaut, d'Ernest Cognacq, de Pierre Waldeck-Rousseau, de Paul Deschanel, et de Giovanni Boldini, qui a peint son portrait en 1898...

Paul de Agüero est artiste-peintre. Le Dictionnaire de Bénézit le mentionne comme "peintre français, né à Paris, d'origine espagnole". Il étudie avec les peintres Gérôme et Bonnat, et est surtout connu par ses natures mortes. Il expose beaucoup à Paris dès 1890. Son œuvre comprend : *Poisson*, *Pannier de fruits et de légumes*, et des *Etudes de gibier*.

(Roglo & geneanet & wikipedia & Benezit).

E.B.

- **Allamand** "Théophile" André, né à Paris en 1826, mort le 2 novembre 1881 à Paris 8<sup>e</sup>, 17 rue Treilhard, près de l'avenue de Messine, est élève à l'Institution Keller de 1836 à 1837.

Son acte de décès le qualifie de rentier et dit qu'il meurt célibataire. Il est inhumé avec ses parents et ses grands-parents maternels au cimetière du Père Lachaise (8<sup>e</sup> division).

Il est le fils unique de Sébastien Théophile Allamand, né à L'Isle-Adam, aujourd'hui Val d'Oise, le 22 octobre 1795, mort le 29 avril 1849 à Paris 2<sup>e</sup> ancien, qui a épousé à Paris, le 9 avril 1824, Adélaïde Tattet, née en 1804, morte à l'âge de 22 ans, le 23 février 1826 à Paris, seconde fille de Frédéric Tattet (1768-1842), originaire de La Côte-aux-Fées, Val-de-Travers, canton de Neuchâtel, agent de change à Paris, et de Denise Lucas. Adélaïde Tattet est ainsi la sœur de :

- Denise Tattet (1800-1879), qui épouse, en 1820, François Bartholoni (1796-1881), de Genève, banquier, président-fondateur de la *Compagnie du Chemin de fer d'Orléans* et de la *Compagnie Lyon-Genève*, président de la *Caisse d'Epargne de Paris*, officier de la Légion d'honneur. Outre une fille morte jeune, ils laissent trois fils, dont la descendance subsiste (en partie dans l'aristocratie française).
- Emma Tattet (1805-1871), qui épouse, en 1824, Barthélemy Paccard (1796-1863), aussi de Genève, banquier à Paris (associé de la banque Mirabaud-Paccard et Cie), dont les cinq filles épouseront respectivement les banquiers Edmond Odier et Henri Mirabaud, Gustave Moynier (co-fondateur de la Croix-Rouge), Constant Paccard (un cousin), et l'imprimeur Charles Thierry-Mieg.

Pour l'anecdote, Sébastien Théophile Allamand est un des témoins au mariage, à Paris 2<sup>e</sup>, le 14 juin 1847, de Jules Gallay et de Laure Gouin (parmi mes quinquaièux). Cet acte nous apprend qu'il est négociant à Paris, demeurant 26 place Saint-Georges, dans le 9<sup>e</sup>.

Enfin, l'acte de décès de son fils est contresigné par son ami et voisin Jules Eugène Gaston Monod, aussi domicilié 17 rue Treilhard, âgé de 39 ans (né en 1842, donc), dont le prénom usuel doit être Gaston, puisqu'il signe G. Monod : cette personne reste à identifier.

(Acte de décès 1881, geneanet/Père Lachaise & roglo & site du Père Lachaise). E.B.

- **Allens (d')** Gustave (1836-1865), élève à l'Institution Keller de 1844 à 1848
- **d'Allens (d')** Albert (1838), (futur banquier), élève à l'Institution Keller de 1847 à 1852, venant du Havre

Ce sont les fils de Guillaume-Henri d'Allens (1800-1869), capitaine au long-cours, consul des Pays-Bas au Havre, et de Jeanne Philippe (1805-1890). Etabli comme négociant sous la raison commerciale *Feray-d'Allens et Cie*, Guillaume-Henri d'Allens est en relation proche avec la famille de Coninck par un second mariage de sa mère. Son père Willem Stiphout d'Allens (1757-1800), meurt à l'âge de 69 ans. Mais sa veuve, Henriette Eschauzier (1775-1861), fille de Samuel Eschauzier, pasteur, chapelain du prince d'Orange, et de Louise de Joncourt, n'en a que 25 ! Elle se remarie en 1802, avec son cousin germain, Fritz de Coninck (1779-1852), négociant (beau-frère du pasteur Jean Monod, père d'Adolphe, Frédéric Monod !), originaire de Copenhague. Il est le fils de l'armateur Frédéric de

Coninck (1740-1811), et de Marie de Joncourt. Il la fera encore mère de 8 enfants (dont Constance de Coninck, qui épouse le pasteur Frédéric Monod).

Gustave et Albert d'Allens ont entre autre, un frère Ernest d'Allens (1842-1881), qui épouse Jenny Le Cavalier-Bianquis<sup>13</sup> (1850-1934), beau-père de Paul Pfender, pasteur, et le père d'Henri d'Allens (1880-1856), pasteur, secrétaire général des UCJG, des Œuvres protestantes de Syrie et du Liban.

- Gustave **d'Allens** (1836-1865) épouse Henriette Canaud (1838-1900), dont 1 fille, Jeanne Lucie Estelle d'Allens (1865-1909), qui épouse Peter Armand René Christian Mörch (1861-1941), (d'une famille d'origine norvégienne, négociant armateur de La Rochelle, vice-consul de Russie, membre du consistoire réformé, chevalier de la Légion d'honneur (veuf de Mathilde Serres (1858-1883), dont il a eu 5 enfants), fils de Pierre Armand Wladimir Mörch (1832-1894), négociant, conseiller municipal de La Rochelle, conseiller général, président de la chambre de commerce, et de Lucie Bouffard (1834-1910).

Le couple Mörch-d'Allens aura 6 enfants : Christiane Mörch (1885-1976), qui épouse Henri Le Guelinel de Lignerolles (1886-1947) ; Erik Mörch (1886-1984), qui épouse Thérèse Desmercy (1885-1988) ; Nina Mörch (1887-1913) ; Wladimir Mörch (1894-1913) ; Nicholine Mörch (1895-1932), qui épouse Jean Bellamy (1896-1966), fils de Paul, maire de Nantes et de Louise Bouscasse), et Lucie Mörch (1896-1984).

- "Albert" Paul **d'Allens**, né à Nantes (Loire-Atlantique), le 16 mars 1838, mort avant 1908, son frère, banquier à Paris, épouse à Paris (9<sup>e</sup>), le 15 juillet 1875, Julie Marguerite Sestier (née en 1850), dont 2 enfants :

1. "Roger" Raoul d'Allens (1878-1941), est industriel à Nantes, juge au tribunal de commerce de Nantes, suppléant en 1920, titulaire en 1922, président en 1928, administrateur de l'asile protestant de vieillards, de la ligue antituberculeuse de Loire-Atlantique, de la Société des Habitations à bon marché, de l'école de commerce et de comptabilité, membre de la conférence des tribunaux de commerce de France. Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 31 décembre 1930.

Roger d'Allens épouse Christine Benoît (1884-1972), fille d'Arthur Benoît (1845-1923), et d'Alice Lechat (1852-1943), fille de Charles Lechat, maire de Nantes, et de Georgina Philippe, dont il aura 3 enfants : Bernard d'Allens (1905-1929) ; Yves d'Allens (1906-1969), et Jeanine d'Allens (née en 1913), qui épouse Pierre Fauconnier (dont postérité).

2. Marcel d'Allens, né à Paris 8<sup>e</sup>, le 13 février 1880, mort le 28 septembre 1914, dans l'ambulance à Messimy, des suites de ses blessures reçues au front deux jours plus tôt, mort pour la France, sergent au 120<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

Marcel d'Allens épouse Elisabeth Benoit (1876-1961, sœur de Christine Benoit, voir ci-dessus), dont il aura 1 fils : Gilbert d'Allens, qui épouse Denise Lohezic. Christine et Elisabeth Benoît ont encore un frère, Paul Benoît (1881-1949), et une sœur, Jeanne Benoît, qui épouse Emile Sylvestre de Ferron.

F.K.

---

<sup>13</sup> Cousine d'Adèle Le Cavalier, épouse de Valdemar Monod.

- **Ambresin** Emile (1869-1891), est élève à l'Institution Keller de 1875 à 1886. Il est encore présent au cinquantenaire de l'Institution Keller, un grand ami d'André Gide.

Il est le fils de François-Louis Ambresin (1821-1899), pasteur, originaire d'Ollon (village situé près d'Aigle, dans le canton de Vaud en Suisse), et d'Anne Antonie Le Beurrier de La Rivière (1834-).

Au sujet du pasteur Ambresin, Franck Puaux qui l'a connu écrit : *L'homme était excellent mais verbeux à l'excès, et l'entendre demandait souvent une ferme patience. Il avait fait sa théologie à l'école de l'oratoire de Genève et était un des derniers survivants des élèves d'Edmond Scherer. Dont il se plaisait à rappeler l'enseignement. M. Ambresin appartenait donc à une génération qui avait subi, d'une manière très profonde l'influence du réveil religieux qui avait suivi la chute de l'empire* (courrier à Rémy de Gourmont publié dans *Epilogues : Réflexions sur la vie - 1902-1904*, éd. Ligarán).

François-Louis Ambresin est consacré au ministère par les églises libres à Genève, en 1850 (la même année que Louis Germond, Théodore Rivier...). Il se met au service de la société évangélique de Paris qui le place à Thiat en Haute-Vienne (1850-1854), alors que les persécutions administratives contre les cultes non reconnus sont à leur paroxysme. Son temple est fermé, il doit organiser des réunions clandestines. C'est dans ce contexte qu'étant musicien, il compose le célèbre cantique *Plus que vainqueur telle est notre devise, plus que vainqueur bien que persécutés* (n° 394 de *Louange et prières*). Il est ensuite pasteur à Sens dans l'Yonne, de 1855 à 1858), avant de se mettre au service des églises évangéliques (libres) à Mazamet dans le Tarn, de 1858 à 1866, et à Angers, de 1867 à 1870), où naît Emile, son 8<sup>e</sup> et dernier enfant.

Il y a également un court intermède dans l'église concordataire de Cherbourg, de 1866 à 1867), et un intérim à Rennes en 1870, après quoi il se fixe à Paris.

Le pasteur Ambresin épouse à Rennes, en août 1852, Anne Antonine, la fille de Charles Le Beurrier de La Rivière (1806-1846), négociant à Quimper puis à Rennes (issus de célèbres fondateurs de cloches brestois) marié à Barbe Pitty (1811-1866), d'une famille italienne émigrée des Grisons.

Le "Journal" du pasteur Ambresin datant de 1870 (et acquis par R. de Gourmont) le montre aux abois sur le plan financier à cette époque. A partir de 1875, Emile Ambresin est placé pour de longues années (une dizaine !) à l'Institution Keller. En 1883, il est invité par la mère d'André Gide à passer des vacances avec lui à La Roque-Baignard, propriété familiale des Gide en Normandie. Ils y retrouvent François de Witt (1870-1939) le fils de Cornélis de Witt-Guizot (1828-1889), lui-même ancien élève de l'Institution Keller, et qui habite la propriété voisine de François Guizot du Val-Richer. Emile Ambresin jusqu'à son suicide restera lié à Gide. Il est considéré comme l'un des modèles utilisé par Gide pour les personnages d'Armand Bavretel dans *Si le grain ne meurt*, et d'Armand Vedel dans *Les Faux-Monnayeurs* (qui a pour principal cadre la pension Vedel-Azaïs, en fait l'Institution Keller).

Après son passage à l'Institution Keller (y était-il avec André Gide ?), Emile Ambresin fait des études de droit. En mai 1890, passe devant le conseil de révision qui ajourne d'un an son incorporation dans l'armée (matricule 2032 aux Archives de Paris) pour *faiblesse de sa constitution* (il mesure 1m 59). Gide la même année est également ajourné (il sera reconnu

apte deux ans plus tard en mai 1892). En mai 1891, Emile Ambresin se présente à nouveau devant le conseil qui le dispense de service, il préparait alors un doctorat (son frère Charles Samuel Ambresin (1855-1899) sera docteur en médecine), logeant chez ses parents au 8 de la rue de l'Arrivée (Paris XV<sup>e</sup>). Deux mois plus tard, le 20 juillet 1891, il met fin à ses jours en se jetant dans la Seine au niveau de Courbevoie (décès déclaré à la mairie du IV<sup>e</sup> arrondissement de Paris). Il a alors 21 ans.

André Gide a-t-il une responsabilité dans ce drame ? Le regretté Alain Goulet fait le point sur cette question dans recension (*Bulletin des amis d'André Gide*, tome XXIV, 109, janvier 1996, à lire sur [persée.fr](http://persée.fr)), de l'ouvrage publiée par une arrière-petite-nièce du pasteur Ambresin ; *Marianne Mercier-Campiche ; Retouche au portrait d'André Gide jeune, l'Âge d'Homme 1994*, qui présente également l'origine de la famille Ambresin.

F.K.

- **André** "Alfred" Louis, né à Paris, le 12 décembre 1827, mort le 23 janvier 1896 à Paris 8<sup>e</sup>, est élève à l'Institution Keller de 1836 à 1842.

Il est le fils de Jean André (1793-1850), banquier, et de Frédérique Henriette Walther (1807-1886). Madame André-Walther, devient une chrétienne très engagée en faveur du réveil, et fait tout pour favoriser sa propagation. Sa demeure "les Ombrages" à Versailles, devient la maison-mère des diaconesses de Reuilly. Elle est la fille de Frédéric-Henri Walther (1761-1813), général, comte d'empire, chambellan de l'Empereur Napoléon, commandant des grenadiers à cheval de la garde impériale. Il sert sous La Fayette, Kellerman, Bonaparte, Masséna, Moreau, Molitor, Mortier, Davoust. Il est l'un des plus fidèles officiers de l'Empereur, dont un don lui permet d'acheter l'ancien hôtel du maréchal Lannes, rue Saint-Dominique, à Paris. Il est également cousin germain du naturaliste Georges Cuvier.

Madame André-Walther est certainement à l'origine de la venue, comme élèves à l'Institution Keller, de ses neveux : le (2<sup>e</sup>) baron Frédéric Henri Bartholdi (1823-1893), conseiller maître à la cour des comptes, et de son frère Philippe Amédée Bartholdi (1830-1904), ministre plénipotentiaire à Washington.

Alfred André lui-même est associé gérant de la banque *Marcuard André et Cie*. Il est administrateur de la Banque Impériale Ottomane, directeur de la caisse d'Épargne de Paris, et régent de la Banque de France (14<sup>e</sup> siège) de 1871 à 1896.

Très engagé dans l'église, il est membre du consistoire réformé de Paris. Il a un rôle éminent dans l'ouverture de la faculté de théologie protestante, et la division en paroisses des églises réformées de la capitale. Il est aussi membre du conseil de la colonie agricole de Sainte-Foy (Bergerac), créée par ses parents. Il consacre une intéressante biographie à sa mère.

Partisan des œuvres d'évangélisations liées à l'église réformée (et non aux églises libres comme la société évangélique de France), il est trésorier du comité directeur du pensionnat de jeunes filles de l'ERF, 97 rue de Reuilly, et soutien de la SHPF.

Alfred André est avec Edmond de Pressensé, l'organisateur du cinquantenaire de l'Institution Keller en 1885. Il n'aura pas d'enfant de son mariage avec sa petite-nièce, Alice Joly de Bammerville (1836-1913), fille de Jules Joly de Bammerville et de Clémence Poupart de Neuflyze. Sans descendance André, la banque éponyme est reprise par la famille de Neuflyze (pour donner la *banque de Neuflyze, Schlumberger et Mallet*, NSM). Il est le frère de Madame Henri Mallet, de Madame André de Neuflyze, et le cousin d'Edouard François André (fils du banquier Ernest André), époux de Nélie Jacquemart, artiste peintre (à l'origine du musée Jacquemart-André).

F.K.

- **Andru "Henri" Richard**, né à Chelles, canton d'Attichy, Oise le 30 juin 1871 mort en 1937 à Compiègne est élève à l'Institution Keller de 1879 à 1883, venant de Paris.

Il est le fils d'Henri Andru (1843-1922), et d'Ernestine Paris (1844-1926).

Avec cette famille, on touche un milieu original du protestantisme français, celui des églises baptistes qui est nouveau dans l'hexagone, n'étant apparu qu'une cinquantaine d'années plus tôt. Auparavant la mouvance évangélique pratiquant le baptême d'adultes était représentée par les mennonites, héritiers des premiers anabaptistes de Zurich (persécutés par Zwingli et les réformés en général, sauf exception, comme par les luthériens en Allemagne à l'époque de la Réforme).

Henri Andru père est issu d'une des premières familles rattachées à ce mouvement en France. En 1907, le pasteur Aimé Cadot, le premier chroniqueur des églises baptistes du nord de la France, le présente ainsi : *Né à Chelles près de Pierrefond (Oise), le 12 janvier 1844. Converti par la sainte influence de ses parents et du vénérable pasteur Crétin. Fut baptisé à 17 ans, fit des études à Paris sous la direction de A. Dez (voir notice) et au collège de Regent's Park à Londres, où il eut pour maître le savant Joseph Angus, docteur en théologie. Les vues baptistes de M. Andru, plus larges que celles de quelques frères l'empêchèrent d'abord de devenir pasteur. Pendant près de deux ans, il fut employé de bureau. De juin 1871 à juillet 1875 [notons que l'élève à l'Institution Keller est né à Chelles le 30 juin 1871] ce frère fut pasteur auxiliaire à Denain auprès du frère Vincent père. Le pasteur François Vincent (1833-1906), père du "Pape" des baptistes, le pasteur Philémon Vincent]. Il passa au même titre, de Denain à Lyon, avec M. Crétin [le grand-père de l'auteur de La Cévenole, l'évangéliste Ruben Saillens], et seul pasteur de l'église baptiste de cette ville de mars 1877 à septembre 1879. [C'est donc à son arrivé à Paris qu'il met son fils aîné à la pension Keller]. En 1879, il devint co-pasteur du cher frère Lepoids [voir notice, car comme A. Dez, V. Lepoids (1817-1890) met son fils à l'Institution Keller] à Paris (rue de Lille) jusqu'en 1884 (janvier), puis seul pasteur de cette église jusqu'à la fin décembre 1886. De janvier 1877 à mars 1893, une pénible maladie de nerfs brisa les forces de notre frère. Il souffrit beaucoup, mais Dieu fut avec lui durant ces sombres jours. En avril 1893 [année du mariage d'Henri Andru fils, l'ex élève de l'Institution Keller.], il recommença à travailler pour le Seigneur dans les églises de St Sauveur, La Fère, Cuiselamotte, Breuil et autres localités. Il fut en 1877, avec notre frère Boileau, le fondateur de "L'écho de la Vérité", dont il fut aussi soit l'administrateur, soit le directeur. Il fut même chargé des deux services à la fois jusqu'à fin décembre 1888. Depuis plusieurs années, notre frère est pasteur à La Fère. L'auteur de Notes n'ose pas dire tout le bien qu'il voudrait de son ami Andru. (Aimé Cadot, Notes et récits sur les origines des églises baptistes ...pages 254-255).*

Le pasteur Andru est lui-même le fils de Jean-François Andru (1810-1884), et de Louise Adélaïde Crete (1816-1890), qui par le témoignage de J. B. Créatin, se convertit du catholicisme avec toute sa famille vers 1850. Quand le grand-père François Andru (né en 1783), meurt en 1853, une demande d'enterrement protestant est faite, et accordée par la sous-préfecture de Compiègne. Mais le curé ne l'entend pas ainsi, et nuitamment fait déterrer François Andru pour le traîner dans le coin des suicidés. L'affaire fait grand bruit, et l'objet d'articles, dans la presse locale (*Le progrès de l'Oise* du 23 novembre 1853), et même protestante (*L'Espérance* de décembre 1853).

Le pasteur Henri Andru aura 5 enfants de son mariage en 1869 avec Ernestine Paris :

1. Eva Andru (1870-1870).
2. Henri Richard Andru (1871-1937), c'est l'élève de l'Institution Keller. En 1893, il habite chez ses parents à Pierrefonds, canton d'Attichy (Oise), et se dit négociant. Il a alors juste 21 ans, et épouse Rachel Marthe Sophie Legent (1873-1961), 18 ans, de Moyenneville. Rien n'a été trouvé sur son devenir.
3. Eveline Adélaïde Andru (1873-1956), qui épouse en 1894 Paul Pelcé (1869-1938), instituteur puis pasteur, à Denain, Auchel, puis Chauny où son souvenir reste vivace. Fils du boulanger protestant baptiste de Denain, Edouard Pelcé (1841-1900), et d'Estelle Farelly (1842-1897), elle-même sœur du pasteur Samuel Farelly. Paul Pelcé est membre et président du conseil de la Fédération des églises baptistes de France, directeur de l'école pastorale baptiste de Paris, rédacteur en chef du journal *Témoins de la vérité*, dont 3 enfants : Alice Pelcé (qui épouse Léon Tatin) ; Edouard Pelcé, et Richard Pelcé.
4. Alice Andru (vers 1878-vers 1965), qui épouse à Danisy (Oise) le 4 mai 1898 Marc Beguelin (vers 1870-vers 1914), horloger bijoutier à Tramelan-dessous dans le Jura bernois, où il est né le 21 septembre 1870, et dont une fille, Jeanne (1899-1993), née à Laon épouse en 1924, le pasteur Jean-Baptiste Couve (1897-1983), dont 5 enfants : Louis Couve de Murville ; Francine Couve, qui épouse Michel Lung) ; Sylviane Couve, qui épouse James W. Ashworth ; Etienne Couve, et Alice Couve.
5. Jeanne Ernestine Andru (1884-1969), qui épouse en 1904 Ernest Désiré Ferdinand (1873-1943), dont 3 enfants : Madeleine Alice Ferdinand, qui épouse Paul Adrien Georges Combes (leur fils Bernard épouse Corinne Merle d'Aubigné) ; Yvonne Jeanne Ferdinand, qui épouse Alexandre Querleux, et Gabrielle Ernestine Ferdinand, qui épouse Edouard Jacques Henri Combes.

F.K.

- **Anglas "Jules"** Philippe Louis Claudien, né le 19 octobre 1869 à Paris 6<sup>e</sup> (22 rue Bréa), mort le 24 août 1967 à Paris 14<sup>e</sup>, à l'âge de 98 ans ! est élève à l'Institution Keller pendant 6 ans de 1879 à la fermeture.

Il est le fils de "Louis" Claudien Anglas, né à Marsillargues (Hérault) en 1842, mort en 1916 à Paris 14<sup>e</sup>, artiste-peintre, aquarelliste (cité par Bénézit et par le *Dictionnaire des peintres de Montmartre*), qui a épousé à Paris 9<sup>e</sup>, le 2 août 1866, Marie Jeanne Marthey, née

à Paris 2<sup>e</sup>, le 15 mai 1848, morte le 23 octobre 1934 à Paris, qui ont eu également Marie Anglas (1878-1976), épouse en 1904 de Marcel Guieysse (1881-1967), célèbre nationaliste breton, dont une sœur Aline est l'épouse de Georges Coquerel et un frère Jules Guieysse, l'époux de Jeanne Réville-Coquerel.

Jules Anglas est licencié en physique-chimie, docteur ès-sciences naturelles, professeur très apprécié au collège Sévigné à Paris dès 1898, assistant et préparateur à la faculté des sciences de Paris.

Il publie, de 1899 à 1926, plusieurs ouvrages médicaux, essentiellement sur l'anatomie et la dissection de nombreux animaux. Pendant l'hiver 1913-1914, il participe à un groupe (Union de libres penseurs et de libres croyants pour la culture morale) et à un colloque intitulé *Le sentiment religieux à l'heure actuelle ; entretiens et discussion*.

On le trouve aux côtés des protestants Abauzit, Boegner, Gounelle, Jean et Henri Monnier, Wilfred Monod, Roberty, Madame Siegfried, Edouard Soulier, Viénot, Charles Wagner etc..., mais aussi d'Emile Durkheim et de Romain Rolland.

Il est aussi apprécié comme altiste et organiste : il tiendra pendant plus de 50 ans l'orgue de l'église du Luxembourg, Jules Anglas épouse Caroline "Alexandrine" Augustine Jean, née en 1873, dont 1 fille unique :

Suzanne-Marguerite Anglas (1898-1956), femme en 1920 d'André Laudenbach (1900-1959), d'une famille alsacienne, originaire de Thann et de Neuf-Brisach (Haut-Rhin), divorcés en 1950. Ce sont les parents de Philippe Laudenbach, né en 1936, comédien de théâtre et de cinéma, époux de Francine Walter, comédienne.

Outre André, sont aussi issus du mariage d'Henri Laudenbach (1855-1913) avec Claire Dietz, Pierre Laudenbach (1897-1975), plus connu sous le nom de Pierre Fresnay, et Henri, père de Roland Laudenbach (1921-1991), homme de lettres, auteur de films, qui épouse successivement deux protestantes : Hélène Reverdy et Huguette du Vivier de Faÿ Solignac.

(Acte de naissance n° 2552-1869 & roglo & geneanet-divers sites, IdRef.fr).

E.B.

- **Arbouin** Ernest (1831-1914), élève à l'Institution Keller de 1847 à 1848

- **Arbouin** Sidney (1852-1909), élève à l'Institution Keller de 1864 à 1867, venant de Cognac

Ce sont les fils de James Arbouin, négociant en vin, né en mai 1808 à Londres, fils de James Arbouin, négociant, et de Sarah Poultney, et de Clémentine Marett (mariage à Cognac en 1830).

- **Arbouin** "Ernest" James est comme son père, négociant en vin en Angleterre, à Brighton. Il épouse le 18 décembre 1856, à Marylebone Church, (Londres) Agnès Burnett (1834-1904), fille de Charles Fassett Burnett et d'Elizabeth Barchard, qui lui donne au moins 4 enfants nés en France : Fassett Ernest Arbouin (1857-1949), Mabel Gertrude Arbouin (vers 1866-1924), qui épouse John Dearden (1851-1940), Guy Arbouin (vers 1867-1947), qui épouse Agnes Henrietta Dearden (1863-1947), dont postérité, Helen Marie Arbouin, qui épouse en 1892, Robert Gordon Sharman-Crawfords.

- **Arbouin** Georges Samuel "Sidney" est un peintre de talent, élève de Lucien Gros à Poissy, et dont les toiles se retrouvent encore en vente dans les salles spécialisées ("Les bords de la Seine, près de Carrière", 1876, "Les bords de la Seine, près de Poissy", 1877, "Les pins de Vence-Cagnes", 1878, "Marc aux environs de Vence-Cagnes", 1879, "Un peintre dans son atelier", 1880, "Pêcheur du Cran de Cagnes", 1881, "Bords de la Seine", 1882, "Effet de soir sur la Seine, près Poissy"...). Il épouse en 1879, à Poissy (Yvelines), Lucile "Gabrielle" Bock (1858-1939), fille de Léopold Henry Bock (1827-1903), et d'Alice Emma Courant-Schlumberger (1832-1908).

Sidney Arbouin aura 4 enfants : Sidney James "René" Arbouin (1880-1949) ; Yvonne Arbouin (1882-1892) ; Maurice Robert Arbouin (1884-1955), et Suzanne Fernande Alice Arbouin (1886-1977).

Sidney Arbouin a une sœur Anna Maria (née en octobre 1840), qui épouse à Paris en juillet 1873, Félix Edmond Goulden, né à Bischwiller en 1833, mort en 1881 à Reims, négociant en tissus (veuf avec 2 enfants de Laure Marie Berger (1843-1869). Ils sont les parents de Jacques Pierre Richard Goulden (né en 1874), banquier, qui épouse Suzanne Germaine Charlotte Marie Pieyre, beaux-parents de M. Jean Schloesing, président directeur général de Havas, et membre du comité de la SHPF.

F.K.

- **Arbuthnot** "Robert" George, né le 20 mai 1843, mort le 19 mars 1890, est élève à l'Institution Keller de 1851 à 1853.

Il est le 4<sup>e</sup> fils d'Archibald Francis **Arbuthnot** (1805-1879), et de l'Hon. Gertrude Sophia Gough, fille du 1<sup>er</sup> viscount Gough of Goojerat.

Son grand-père paternel, Sir William **Arbuthnot** (1766-1829) est Lord Provost de la ville d'Edimbourg en Ecosse de 1822 à 1823, et reçoit le titre de 1<sup>er</sup> Baronet **Arbuthnot** en 1823.

Robert **Arbuthnot**, avocat, épouse, le 22 décembre 1885, Helen Mary Muir, fille de Sir William Muir, dont il aura 1 fils et 2 filles.

Un de ses petits-fils Andrew **Arbuthnot** (1926-2010) sera pasteur de l'église anglicane.

(the peerage.com).

E.B.

- **Audebez** Ernest, élève à l'Institution Keller de 1835 à 1840, venant de Paris

- **Audebez** Edmond, son frère, élève à l'Institution Keller de 1853 à 1855, venant de Paris

- **Audebez** Léopold, leur demi-frère, élève à l'Institution Keller de 1853 à 1858, venant de Paris

"Ernest" Louis Abraham Audebez, né le 14 mars 1827 à Nérac (Lot-et-Garonne), mort le 5 janvier 1878 à Paris 6<sup>e</sup>, 60 boulevard Saint-Michel, est élève à l'Institution Keller de 1835 à 1836.

Ils sont respectivement les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> fils de Jean Noël Audebez (1790-1881), pasteur à Saint-Antonin-Noble-Val (Tarn-et-Garonne) (1814-1816), Nérac (1817-1831), Paris (chapelle Taitbout) (1831-1851), puis à Alençon, et de sa première épouse Jeanne Virginie Cugès (1798-1840), fille de Jean-Louis Cugès, officier de santé, originaire de Marsillargues-Attuech, (Gard), et de Marie Jeanne Marguerite Cantrot, de Saint-Antonin-Val-Noble (Tarn-et-Garonne).

Une de ses sœurs, Sophie (1828-1906) épouse, en 1857, Jean-Paul Cook (1828-1886), de Congénies (Gard), pasteur méthodiste à Paris, fondateur du Petit Messager des Ecoles du Dimanche, de la Société des Ecoles du Dimanche et de l'Union Chrétienne de Jeunes Gens de Paris en 1852.

Leur demi-frère Léopold Audebez, également élève de l'Institut Keller, est né à Paris 6<sup>e</sup> ancien le 9 octobre 1844 et meurt le 30 décembre 1886, âgé seulement de 42 ans. Il est le fils du second mariage de son père avec Adélie Clothilde Cuges, sœur de sa première épouse, née à Saint-Antonin-Noble-Val (Tarn-et-Garonne) en 1808, morte en 1887 à Levallois-Perret, elle-même veuve depuis 1834 de Paul Monmeja, commis-voyageur.

Léopold Audebez sera employé de banque, inspecteur spécial de police, inspecteur spécial à la gare de Tourcoing. Il épouse à Paris 8<sup>e</sup>, le 1<sup>er</sup> décembre 1875, Lucie Marie Duc, née à Paris le 18 mai 1846, fille de Jules Olympe Duc et de Geneviève Gabrielle Lallemand, dont 2 enfants :

- Alice Audebez, née en 1873, directrice d'école, qui épouse à Tourcoing en 1904 Adolphe Dubrulle, de Tourcoing, préposé d'octroi.
- Ernest Audebez, né à Avranches (Manche) en 1878, mort en 1969 à Lille, instituteur, directeur d'école, qui épouse en 1901, Marie Crinon (1876-1945), sans postérité.

A son décès, Ernest Audebez est déclaré comme employé à l'Ecole des mines de Paris. Il épouse à Paris 10<sup>e</sup>, le 26 mai 1857, Lucie Claire Marga, dont il aura 2 filles :

- Berthe Audebez, née à Paris 6<sup>e</sup>, le 21 juillet 1862, célibataire.
- Marie Claire Emilie Audebez (1867-1939), qui épouse Gaston Tongas (1856-1938), polytechnicien (1876), ingénieur en chef des Télégraphes, dont 3 enfants :
  - a) Jean Tongas (1893-1927), qui épouse en 1921, Jacqueline Durand-Gasselien (1897-1993).
  - b) Philippe Tongas (1900-1991), qui épouse en 1925, Suzanne Couve de Murville (1904-1994).
  - c) Suzanne Tongas (1902-1996), qui épouse en 1929, Henri de Leiris (1903-1991).

(Acte de décès & geneanet/bourelly & *Filiations Protestantes France*, tome I (Tongas) et II (Leiris)).

E.B.

- **Babut** Charles, né à Paris, le 6 avril 1835, mort le 18 septembre 1916 à Nîmes (Gard), est élève à l'Institution Keller de 1846 à 1851.

Il est le fils d'Edouard Babut (1787-1848), banquier à Londres, et d'Adélaïde Monod (1796-1876), sœur d'Adolphe et Frédéric Monod, pasteurs.

La famille Babut est originaire de Bergerac. L'arrière-grand-père de Charles Babut, Pierre Babut, né le 6 novembre 1723 à Bergerac, mort le 17 janvier 1778 à Nantes, fils d'Elie Babut (1700-1758), et de Jeanne Delorthe (vers 1702-1785), est armateur à Nantes et consul de Suède. De son mariage avec Marie Françoise Sauvaget, il est le père du colonel des armées du premier Empire Pierre Benoit Babut (né en 1762), qui devient banquier et armateur à Nantes : durant la guerre d'Indépendance des Etats-Unis, Babut et Labouchere sont armateurs de plusieurs bateaux. On note pour 1787, la raison sociale de la veuve Babut : *Société de Ve. Babut & Fils & Labouchere de Nantes et Veuve Babut, Pierre Benoît Babut, et Pierre Labouchere*.

On trouve sur le net, quelques éléments complémentaires sur la famille élargie. *Jean Babut, natif de Bergerac, était parti à 18 ans de Bordeaux pour la Guadeloupe, le 10 mai 1771 ; revenu en France, il en était reparti à 25 ans le 25 juillet 1777 et il était si bien acclimaté que quand il refait le voyage le 3 avril 1784, il est dit créole de la Guadeloupe. Il est recensé au Port de la Liberté en 1796, âgé de 45 ans. Il meurt à Pointe à Pitre, dans sa maison toujours sur le petit cours, le 9 avril 1813, âgé de 61 ans. Il avait rejoint en Guadeloupe son frère aîné, Pierre, natif de Lalinde en Périgord, négociant, parti à 27 ans le 3 décembre 1764, mais de Nantes, et qui avait épousé à Basse Terre Saint François le 1<sup>er</sup> août 1769, Charlotte Rousseau. Tous deux étaient fils de Jean Babut et d'Antoinette Joncas.*

([htt HYPERLINK "https://chadbourneantique.com/products/1787-nantes-finances-babut-et-labouchere-negociant-traite-negriere"](https://chadbourneantique.com/products/1787-nantes-finances-babut-et-labouchere-negociant-traite-negriere)ps://chadbourneantique.com/products/1787-nantes-finances-babut-et-labouchere-negociant-traite-negriere, voir aussi le site généanet de Martine Belliard : *mbelliard*).

Pierre Benoit Babut épouse, en 1787, Jeanne Marie van Heemskerck (morte en 1826), fille du comte Jean-Henri van Heemskerck , seigneur d'Achttienhoven, de La Haye (1739-1808) et de Gertrude Catherine Testart (1741-1775), dont 5 enfants : Henri Babut (vers 1790-1812) ; Auguste Babut (1787-1871), Edouard François Babut (1787-1848), banquier à Londres, qui épouse Adélaïde Monod (ce sont les parents de Charles Babut) ; Gaston Babut (1798-1874), colonel de gendarmerie, et Adolphe Babut.

Charles Babut est pasteur à Beaumont-les-Valences (1862-1864), puis à Nîmes de 1864 jusqu'à sa mort, soit 52 ans ! Pour rester dans sa paroisse, il décline l'offre d'une chaire de théologie à la faculté de Montauban. Les catholiques l'appellent "le saint de Nîmes", et une rue de la vieille ville (le long du temple) porte son nom. Président à Nîmes de 1864 jusqu'à sa mort, il est président en 1872, de la Mission Intérieure Evangélique (très active à Marseille, avec Ruben Saillens). Il assure la prédication lors du synode général de 1872, puis préside la commission synodale élue par le synode officieux de 1879. C'est lui qui accueille à Nîmes, la première assemblée générale de la Fédération protestante de France, en 1909. A Nîmes même, il participe à la fondation et à la direction de nombreuses œuvres protestantes et sociales.

Charles Babut, qui épouse Hélène Bonnet, aura 10 enfants, dont Henri Babut (1871-1942), pasteur de Croix, lui-même père et grand-père de pasteurs, et "Ernest" Charles Babut (1875-1916) - mort pour la France, tué à l'ennemi le 28 février 1916 à Westoleren en Belgique)<sup>14</sup>. Il est professeur à la faculté des lettres de Montpellier. Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, il a côtoyé Charles Péguy.

C'est son parent, Gabriel Monod, qui dirige son mémoire consacré à Sulpice Sévère et Martin de Tours. Il est ensuite titulaire d'une agrégation d'histoire géographique, et est admis à l'école de Rome (il y reste une année). Il se spécialise sur le christianisme antique sous la férule de l'abbé Duchesne. Il est ensuite pensionnaire de la Fondation Thiers, consacrant sa thèse principale (1900-1903) au concile de Turin du V<sup>e</sup> siècle, et sa thèse complémentaire à une ancienne décrétale anonyme du IV<sup>e</sup> siècle, soutenues en Sorbonne en 1904.

Avant d'enseigner dans le supérieur, il est professeur de Lycée à Valenciennes et Laon. De Montpellier, il prépare un diplôme de l'Ecole pratique des Hautes Etudes sous la direction de J. Loth et P. Lejay, renouvelant l'étude de l'hérésie du priscillianisme, à travers son travail sur le traité de Wurtzbourg. En 1912, il publie une monographie sur Saint-Martin qui lui vaut le prix Gobert, décerné par l'Académie française. Mobilisé en 1914, comme interprète puis instructeur, il demande à être affecté dans un régiment d'active. Huit mois plus tard, en plein hiver, sous-lieutenant au 281<sup>e</sup> régiment d'infanterie, il est mortellement touché par un éclat d'obus sur le canal d'Ypres. Ernest Babut est nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 26 mars 1916 pour prendre rang à dater du 27 février 1916<sup>15</sup>.

Cet immense érudit méconnu aujourd'hui, a fait l'objet d'une étude récente dans *Etudes Théologiques et Religieuses* (2012/2) sous la plume de Sylvain J. G. Sanchez (disponible sur *cairn.info*). Sa veuve, née Suzanne Planchon (1887-1978), après avoir été infirmière volontaire, ouvre une pension de famille à Montpellier, et durant la guerre 39/45, y cachera des juifs en grand nombre. Elle a été reconnue "juste parmi les nations" par le mémorial Yad Vashem en 1976.

Une sœur de Charles Babut épouse son cousin, Jean Monod, pasteur ; une autre sœur, son cousin Edouard Stapfer, pasteur (fils de Louis Charles Stapfer et de Marie Monod, sœur d'Adolphe, Frédéric...).

F.K.

- Bacot. Trois membres de cette importante famille originaire de Tours, sont élèves à l'Institution Keller. Protestante depuis le début de la réforme, une branche de cette famille émigre aux USA, une autre fait souche à Sedan, une autre passe au catholicisme et se retrouve dans l'ascendance de l'épouse de l'ancien président Jacques Chirac.

- **Bacot** "Alfred" David, né à Paris 12<sup>e</sup> ancien le 4 janvier 1830, mort le 15 février 1862 à Paris 9<sup>e</sup>, est élève à l'Institution Keller en 1839.

Il est le fils d'Auguste Bacot (1800-1849), et de Germaine Roard (1812-1867). Le père d'Auguste, aussi prénommé David (1758-1817), épouse Françoise Conzay (1773-1809).

---

<sup>14</sup> SHD *Mémoire des hommes*.

<sup>15</sup> AN Légion d'honneur, site de la base de données Léonore, dr LH/86/24.

Venant de Tours, il s'installe comme fabricant de couvertures à Paris. Il est lui-même, le fils de David Bacot (1713-1787), fabricant de soie à Tours, et d'Anne Dumoustier.

Auguste Bacot a un frère, David Bacot (1796-1857), qui épouse Victoire Pauline Cador (1807-1885), dont la petite-fille, Henriette Bacot (1883-1968), fille de Raymond Bacot (1843-1917), et de Marie Bapterosse (1848-1927) épouse en 1906, Robert Chodron (1875-1966), (famille autorisée à s'appeler Chodron de Courcel par décret du 7 août 1852), grand-père de Madame Jacques Chirac. Seule la branche aînée a été anoblie avec le titre de baron en 1866.

David Bacot (1758-1817), est aussi le frère d'Alexandre Bacot (1750-1824), qui épouse Germaine Barthélemy (1750-1822), et sont les arrière-grands-parents de deux autres élèves à l'Institution Keller : André Bacot et Paul Bacot qui suivent.

- **Bacot** André (1852-1883), élève à l'Institution Keller de 1868 à 1869

- **Bacot** "Paul" Charles, né à Paris I<sup>er</sup> ancien le 4 juin 1857, mort en 1943), élève à l'Institution Keller de 1872 à 1874

Ce sont les fils de Paul Bacot (1820-1878), manufacturier en drap à Sedan, nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 14 août 1861.<sup>16</sup> et d'Anne Seydoux (1829-1916), fille de Charles Seydoux (1796-1875), député et industriel au Cateau, et de Louise Henriette Gourgaz, et les petits-fils de Paul Bacot (1784-1848), fabricant de drap (au Dijonval) et un des principaux industriels de Sedan, qui épouse sa cousine Cornélie Bacot (1794-1869), (fille de David Bacot (1758-1817), et de Françoise Conzay (1773-1809), les grands-parents d'Alfred Bacot, ci-dessus).

Paul Bacot, père (1820-1878) et Anne Seydoux ont 3 fils : André Bacot (1852-1883) ; conseiller à la préfecture de Gironde, célibataire ; Maurice Bacot (1854-1882) attaché au ministère des finances, célibataire, et Paul Bacot (1857-1943), qui épouse Alice Gollnisch (1863-1904), fille d'Alfred Gollnisch, industriel à Wadelincourt (Ardennes), et de Louise Locar), dont deux enfants : Maurice Bacot (1884-1949), et Simone Bacot (1892-), qui épouse Robert Gustave de Langenhagen, peintre alsacien.

Paul Bacot père (1820-1878), a un frère : David Bacot (1814-1880), conseiller général des Ardennes, président de la Société de secours mutuels, officier d'Académie. David Bacot est nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 10 décembre 1849.<sup>17</sup>

La cousine germaine de Paul Bacot (1820-1878), Pauline Bacot (1817-1901), fille de Frédéric Bacot (1790-1859), et de Charlotte Lecomte (1793-1836), épouse en 1836, Adolphe Renard (1799-1882), industriel à Sedan. Ils auront 3 filles : Blanche Renard (1837-1922), qui épouse Charles Seydoux (1827-1896), (voir ce nom), élève à l'Institution Keller, Louise Renard (1838-1902), qui épouse Alfred Monod (1836-1898), fils de Valdemar Monod, et Caroline Renard (1854-1871).

F.K.

Franck KELLER & Eric BUNGENER

---

<sup>16</sup> AN Légion d'honneur, site de la base de données Léonore, dr LH/87/99.

<sup>17</sup> AN Légion d'honneur, site de la base de données Léonore, dr LH/87/92.

## ILLUSTRATIONS

- Les compositions proviennent de l'ouvrage *Bicentenaire Keller 1809-2009* dont un exemplaire est conservé à la Bibliothèque du Protestantisme Français.
- Les illustrations proviennent des archives de la famille Keller, de l'ouvrage *L'Union des Eglises Evangéliques libres, ses origines, son histoire*, Paris, 1889, et du site Wikipédia.



Cour intérieure vue du balcon de l'Institution Keller

© F. Keller



tableau peint par Sydney Arbouin, 1882

**DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DES PROTESTANTS FRANÇAIS  
DE 1787 À NOS JOURS**

**Tome 2 D-G. Sous la direction de la SHPF, Patrick Cabanel et d'André Encrevé.**

Enfin, après cinq ans d'attente, le tome 2 vient de paraître !

Il englobe des notices de D à G, et compte 1300 notices, soient 120 de plus que dans le tome 1.

La méthodologie ne change pas, chaque personne fait l'objet d'une notice, suivie d'abondantes et très utiles sources.

Le choix des individus a forcément été arbitraire, mais je crois qu'il n'y a guère d'oubliés.

J'ai admiré que les auteurs replacent dans leur contexte familial bon nombre des personnes citées. Ainsi, sans faire de la généalogie pure, ni même parler de "dynasties", le lecteur peut retrouver les liens entre les différents membres extrêmement nombreux des familles Delors, Delteil, Dombre, Dunal du Gard, Diény de Montbéliard, Dieterlen, de Drietrich et les nombreux Dollfus d'Alsace, de la famille Faure de Bordeaux, des Delamain de Cognac, des Delessert, des Dobler, des Dobrée, des Durand-Gasselin, des Durrleman, des Duvernoy, des Ebersolt, des Edel et des Ehrmann de Strasbourg, des Encontre de l'Hérault, des Eschassériaux, des Falguerolles, des Fallot, des Farel, des Farelly, des de Félice, des Figuier, des Foëx, des Fraissinet de Marseille, des de Saulces de Freycinet de la Drôme, des Friedel, des Fries, des Gasparin, des Gastambide, des Goguel, des Gounelle, des Grand d'Esnon, des Grellier, des Gsell, des Guibal et faire la différence entre plusieurs familles Delmas, Engel, Evrard ou Favre, Galland et Gausson, Girard, Graff, Gros, Gruner, Guiraud par exemple.

Il était temps de souligner que "l'unique chef d'Etat de confession protestante qui ait jamais compté" était Gaston Doumergue. Dans le domaine politique, Gaston Deferre, Georgina Dufoux, le préfet Claude Erignac, le ministre Georges Fillioud, les Fourcand de Bordeaux ont aussi leur place. Non moins célèbres étaient Aristide Denfert-Rochereau, le défenseur de Belfort ou François Guizot "l'une des personnalités marquantes du XIX<sup>e</sup> siècle français". Soulignons un Prix Nobel (de physique), Pierre-Gilles de Gennes.

Et le lecteur sera peut-être surpris de découvrir au milieu d'une cohorte de pasteurs et de missionnaires émérites, des archéologues (Paul Gauckler), des astronomes (Charles Fehrenbach), des égyptologues (Adolphe Gutbut), des orientalistes (Henri-Léon Feer), des ethnologues (Germaine Dieterlen), des botanistes (Yvette de Ferré), des ornithologues (Jean Dorst), des zoologues (Gaston Darboux), des sinologues (Paul Demeviéville), des latinistes (Pierre Fargues, Sylvie Bompaigne-Franchet d'Esperey), des hellénistes (Charles Dugas, Félix Durrbach), des musiciens (les Dautry, Pierre Farago, Nilda Fernandez, Lucien Fontayne, les Granier), des musicologues (Jacques Feschott, Jules Gallay), des sportifs (Robert Gallay), des romanciers (Madeleine Gélinet, André Gide), des artistes lyriques (Jacques Fabre), de nombreux plasticiens - tels que Jules Dalou, le célèbre sculpteur, Prosper Debia, collaborateur d'Ingres, Albert Démarets, Eugène Devéria, Paul-Elie Dubois, orientaliste, Bernard et Jean Dunand, laqueurs, Godefroy Engelmann, dessinateur, Robert Filliou, Alfred Fischer, peintre, Frédéric Fischer, céramiste, René Fontayne, peintre, Jacques Gachot, caricaturiste, Emile Gallé, maître-verrier - des mathématiciens (Jules Gal), des diplomates (Francis Deloche de Noyelle, André Dobler, Robert Faure), des médecins (Alain Deloche de Noyelle, Ferdinand Dollinger, William Dubreuilh, Paul Dupuy, Charles Frédéric et Frédéric Faudel, Siméon Flaissières), des "Justes parmi les nations" (Madeleine Dietz, Françoise Odier-Donadille, Idebert Exbrayat, Léon Eyraud et Antoinette Meylhenc-Eyraud, Joseph Fisera, Jean et Ninette Grassias), des cinéastes (Jacques Doillon, Jacques Doniol-Valacroze, Françoise Ebrard, Yves Elie, Pierre Granier-Deferre), des acteurs et actrices (Hélène Duc, Jacques Duchemin, Pierre Fresnay, Bernard Giraudeau), des historiens du protestantisme (Janine Driancourt-Girod, Henri Dubled, André Ducasse, Armand Dupin de Saint-André, Jacques Evesque, André-Georges Fabre, Paul Gachon, Jeanne Garrisson), des généalogistes (Thierry Du Pasquier), des philosophes (Marcel Foucault, Georges Gusdorf), des architectes (Jean Dubuisson), des banquiers (d'Eichtahl, d'Erlanger), des dirigeants du scoutisme (Eliane Frey-Bichon), des militants syndicaux (Frédéric Fassnacht), de nombreux résistants (Jean Faucon dit Félix, Gabrielle Cavallès-Ferrières, Georges Flandre, Henri Fleury, Charles Foulon, les Giran, Denise Grunewald, les Guéziec), des négociants en vins bordelais (les Gaden, les Guestier), des photographes (Amélie Faure-Galup). L'armée du Salut n'est pas en reste, avec, notamment André Gallo.

Si la plupart des notices concernent des personnalités du passé, certaines sont consacrées à des contemporains, par exemple à Jean Dijkman, né en 1946, diplomate et éditeur, à Frédéric Donnedieu de Vabres, né en 1956, avocat fiscaliste et éleveur de toros, Jean-Pierre Dormois, né en 1961, historien, Alain Duhamel, né en 1940, journaliste politique, François Duret-Robert, né en 1932, expert du marché des œuvres d'art, Axel Duroux, né en 1963, patron de presse, Georges Elzière, né en 1946, président du Club Alpin Français, Gwladys Epangue, née en 1983, championne olympique, Jean-François Collot d'Escury, né en 1950, général de brigade, Claude Faivre, né en 1932, amiral, Jacques Fanouillaire, né en 1952, spécialiste de questions européennes, Michel Faure, né en 1954, géologue, Thomas Ferenczi, né en 1944, journaliste, Christian Filhol, né en 1962, entraîneur international de tennis, Guillaume de Fonclare, né en 1968, écrivain, Jean Fontanieu, né en 1955, éditeur, Irène Allier-Frachon, née en 1963, pneumologue, Anne-Lise Gastaldi, née en 1965, pianiste, Philippe Gaudin, né en 1957, philosophe, Kendji Girac, né en 1996, chanteur, Olivier Giroud, né en 1986, footballeur, Pascal Gregory, né en 1953, acteur, Emane Grévisse, née au Cameroun en 1982, championne olympique de judo, Pascale Gruson, née en 1944, sociologue, Cathy Lobé-Guetta, née en 1967, productrice de spectacles, Hélène Guicharnaud, née en 1948, historienne de l'art.

On sera peut-être surpris d'y trouver la biographie d'Henry Dunant, principal fondateur de la Croix-Rouge, tant Genève se réclame de lui, mais on apprend que c'est bien grâce à la France qu'il a pu faire aboutir ses idées.

Le dictionnaire n'ignore rien des personnalités se déclarant proches du protestantisme, alors qu'elles n'en sont pas issues, comme le ministre Achille Fould, Patrick Giovannoni, né en 1961, fondateur du Parti Républicain Chrétien, le couturier Hubert de Givenchy, Cécile Goldet, résistante, la famille Guerlain. Il mentionne aussi des familles protestantes devenues catholiques par la suite (les Greffulhe).

On trouvera aussi des familles d'autres protestantismes, celle de Graver, mennonites.

Géographiquement, outre Paris, les régions les plus citées sont naturellement le Languedoc et l'Alsace.

A la fin du volume sont listés les autres contributeurs aux notices, dont de nombreux universitaires.

Il est cependant dommage que la liste des notices ne soit pas publiée, comme elle l'était dans le tome 1.

Disons cependant bravo à cette somme immense de travail, qui mérite de figurer dans toutes les bibliothèques dignes de ce nom.

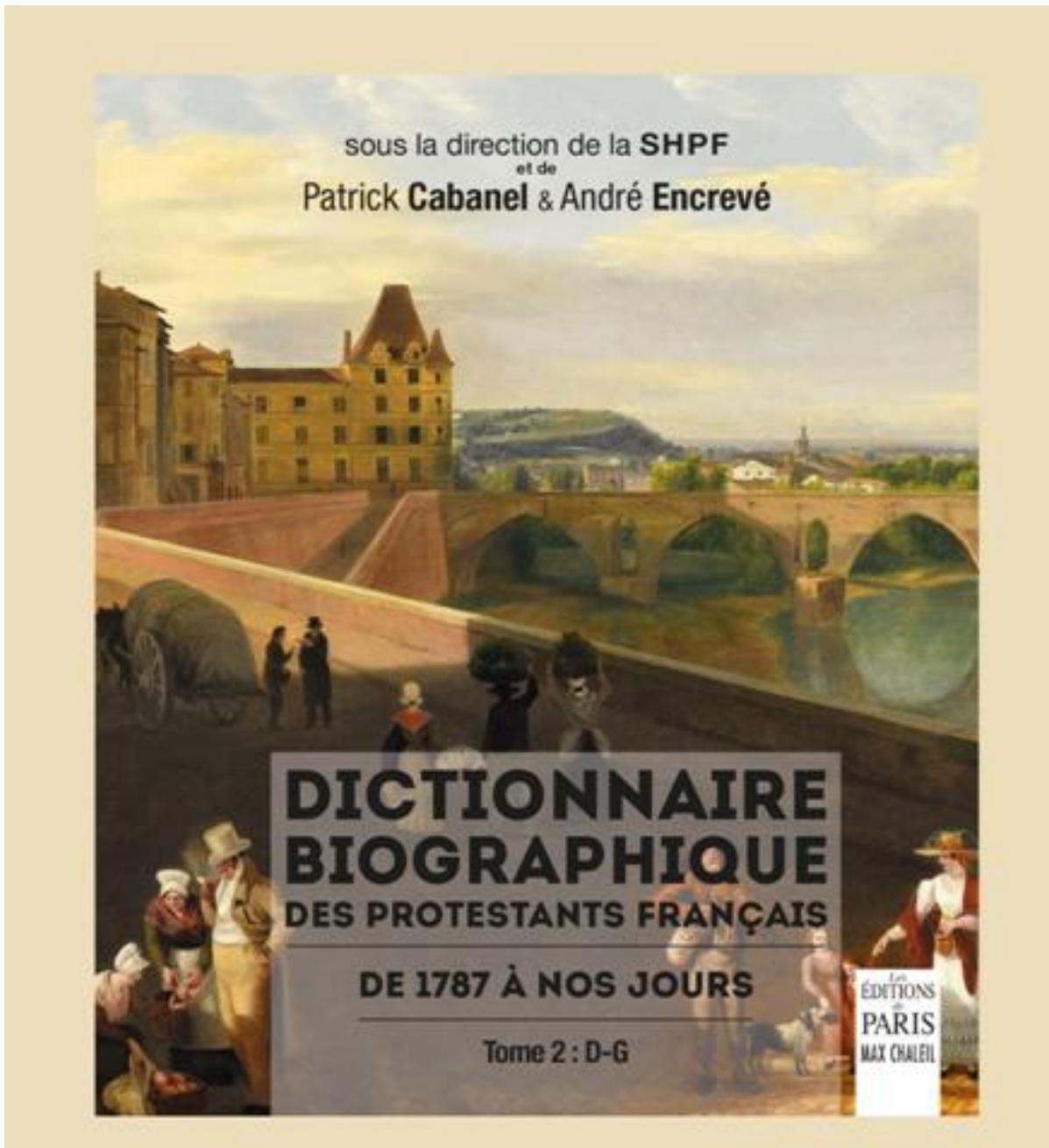
Enfin bonne nouvelle, nous apprenons que le tome 5 sera en partie consacré à rectifier les petites erreurs et les oublis des tomes précédents. "Et sans attendre la fin de la publication, il sera possible de trouver des notices nouvelles, consacrées aux "oubliés" sur le site de la Société de l'histoire du protestantisme français", qui s'enrichit en 2021 d'un onglet consacré à ce *Dictionnaire* (shpf@shpf.fr).

Eric BUNGENER

\* \* \* \*

Nous rappelons l'adresse des Editions de Paris / Max Chaleil :  
54 rue des Saints-Pères 75007 Paris. Tél. 01.45.44.16.22.

Vous pouvez également commander l'ouvrage chez votre libraire habituel.



Vue du pont de Montauban  
extrait d'une peinture à l'huile de Prosper Debia, peintre protestant  
© collection particulière, crédit "Daguerre - Luc Pâris"